



Le Feuilleton Page D3  
Littérature québécoise Page D5



Marcelle Ferron Page D10  
Formes Page D12

# LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 6

## À la guerre comme à la guerre?

Une nouvelle génération d'historiens propose d'autres interprétations de la Deuxième Guerre

JOCELYN COULON  
LE DEVOIR

La date anniversaire du début ou de la fin d'une guerre est souvent l'occasion pour les historiens de se pencher sur le conflit pour en proposer de nouvelles interprétations. La Seconde Guerre mondiale n'y échappe pas bien sûr. Après tout, cette guerre fut l'événement le plus cataclysmique de l'histoire de l'humanité et fit quelque 55 millions de morts.

Paul-Marie de la Gorce, un des historiens français les plus féconds sur les questions militaires et les affaires internationales, offre le seul ouvrage sérieux publié en France pour marquer le cinquantième anniversaire de la victoire en Europe. L'auteur décrit les choix stratégiques faits par les deux camps à chaque étape de la guerre. Son récit est passionnant même si parfois il peut être controversé.

La Seconde Guerre mondiale, nous dit l'auteur, «commença par les vastes offensives où avions et blindés concoururent à restaurer le mouvement là où la Première Guerre mondiale avait si longtemps imposé l'immobilisme des fronts». C'est une première leçon que les états majeurs alliés n'oublieront pas lorsqu'ils décideront la contre-attaque contre le régime nazi. Deuxième leçon: «Elle (la guerre) s'acheva par le recours aux destructions massives comme instrument de la victoire». Les bombardements alliés, tant conventionnels que nucléaires, eurent raison des puissances de l'Axe.

Tout au long de ce livre, Paul-Marie de la Gorce nous fait vraiment sentir que «personne ne savait comment gagner cette guerre». Il souligne, en effet, que «les dirigeants politiques et militaires des deux camps s'y engagèrent en aveugles, s'y enfoncèrent à tâtons, et combien, au long des années, leurs choix stratégiques furent incertains, parfois contradictoires, souvent irrationnels». D'où la défaite écrasante des Français, les hésitations d'Hitler à attaquer l'Angleterre immédiatement et son obsession à abattre l'Union soviétique, les occasions perdues de Tokyo et de Berlin qui n'ont pas profité de la faiblesse des Britanniques dans le sous-continent indien et au Proche-Orient, etc.

### La puissance américaine

Paul-Marie de la Gorce tire une interprétation fort intéressante de l'action américaine durant la guerre. Plus le conflit avançait, plus Roosevelt, écrit l'auteur, «ne voyait aucune limite à l'intervention des États-Unis dans les affaires du monde». La volonté de puissance américaine est bien présente et à chaque phase de la guerre.

L'historien français a intitulé son ouvrage 39-45 — Une guerre inconnue et annonce en quatrième de couverture des éclairages nouveaux qui stupéfieront de nombreux lecteurs sur certains événements des années 1939-1945: les projets franco-anglais de guerre contre l'Union soviétique en 1940, les pressions des dirigeants britanniques partisans d'un arrangement avec l'Allemagne, la mise en échec par Roosevelt des négociations

VOIR PAGE D 2 : GUERRE

## L'HOMME à l'CEILLET VERT

ROBERT LÉVESQUE  
LE DEVOIR

Il y a un siècle, en 1895, Oscar Wilde, souffrant d'une otite et le crâne rasé, croupissait dans une cellule de la prison de Reading, jeté là pour deux ans par une société — la victorienne *my dear* — parmi les plus hypocrites et les plus solidement snobs de l'ère moderne...

Une société drapée d'orgueil glacé — parfumée de puritanisme et minée de syphilis — qui se vengeait de la liberté éclatante d'Oscar Wilde grâce à un appareil de justice réactionnaire bien ajusté, car cet homme à succès l'avait stigmatisé dans un théâtre brillant, car cet homme de 41 ans vivait une passion amoureuse de type maudite quoique courante: homosexuel, l'Oscar à l'ceillet vert aimait le jeune et blond lord Alfred Douglas, son cher «Bosie», tapin aristocrate qui dilapida sa fortune de dramaturge et qui — ce sera la perte d'Oscar — avait un père d'un naturel barbare avec lequel ce fils atypique était impatient d'engager une bagarre définitive.

John Sholto Douglas, neuvième marquis de Queensberry, amateur de procès et père de ce «Bosie» adoré de Wilde, avait vu à tout pour faire éclater le scandale dès lors qu'il avait su la liaison de son fils avec cet auteur célèbre, applaudi au théâtre et reçu dans les salons de Londres et d'Amérique. Il lui a suffi d'un bristol remis au club de Wilde, avec sur le carton les mots «à Oscar Wilde, poseur sodomite», pour que le dramaturge soit ferré et qu'il engage lui-même contre Queensberry des procédures judiciaires qui allaient ouvrir la voie à sa propre perte. Un beau salaud ce neuvième marquis de Queensberry qui, après le procès et la mort de Wilde, fera de l'argent en vendant des lettres du dramaturge à son fils!

Queensberry attendait sa proie de luxe pour assouvir ses plaisirs de petit matamore de la haute, lui qui — mi-ruiné — avait son lot de déviances, enfants nés hors mariage, procès multiples pour corruption, mutinerie permanente de ses fils contre lui — c'est le frère d'Alfred qui va soutenir Wilde financièrement durant ses procès. Et voilà que la proie se livrait d'elle-même au système-piège du tribunal de l'Old Bailey. Wilde n'arrive pas à faire condamner le père de Bosie pour offense à sa réputation, mais après l'instruction expédiée le ministère lance contre le dramaturge une accusation de sodomie. Il y aura deux procès et une condamnation. C'était couru.

Dans la loi britannique un amendement a été inscrit dix ans auparavant qui disait que «toute personne de sexe masculin qui, en public ou en privé, commet un acte d'indécence grave avec une autre personne de sexe masculin, ou est complice d'un tel acte, se rend coupable d'un crime passible d'une peine de prison avec ou sans travaux forcés». C'est par cet amendement qu'on condamna Wilde sans preuves directes et avec des témoignages de petites frappes grassement payées. Il est drôle de constater que la loi ne

Excentrique  
de fond,  
l'Irlandais  
apolitique  
Oscar Wilde  
a toujours  
bousculé  
gens et  
milieux qu'il  
rencontra

Oscar Wilde  
caricaturé par Max Beerbohm.

VOIR PAGE D 2 : WILDE



LE SYNDICALISME  
État des lieux  
et enjeux  
Mona-Josée Gagnon



L'ANGLE MORT  
DE LA  
GESTION  
Laurent Laplante



VIE PRIVÉE ET  
DÉMOCRATIE À L'ÈRE DE  
L'INFORMATIQUE  
Michel Venne

### DIAGNOSTIC

Des petits livres  
qui en disent long...  
14,95 \$

INRS-Culture et Société (IQRC)  
Tél.: (418) 694-6400  
Distributeur: UNIVERS  
Tél.: (418) 831-7474  
ou 1-800-859-7474  
Télec.: (418) 831-4021



LA QUESTION  
DU QUÉBEC  
ANGLAIS  
Gary Caldwell



LA QUALITÉ DE LA LANGUE  
AU QUÉBEC  
Hélène Cajolet-Laganière  
et Pierre Martel



## LIVRES

GUERRE *Amnésiques, les historiens québécois*

SUITE DE LA PAGE D 1

avec le Japon et l'engrenage qui conduisit les Alliés à retarder le débarquement en France jusqu'en 1944 et les fautes de commandement qui les empêchèrent de gagner la guerre cette année-là. Le titre m'apparaît mal choisi. La Seconde Guerre mondiale, dans son ensemble, est assez bien connue. Ce qui est plus controversé dans ce livre, ce sont les interprétations que l'auteur donne aux agissements des politiciens ou aux stratégies adoptées par les militaires. En fait, tout ce que l'auteur a fort bien documenté, ce sont les projets franco-anglais contre Moscou. C'est là un aspect mal connu de la guerre. Pour le reste, il n'y a rien qui n'ait pas été raconté par d'autres historiens. On pourrait débattre longtemps des «nouvelles» interprétations de M. de la Gorce. L'auteur a quand même réussi un tour de force: son ouvrage, par la qualité des analyses et des réflexions qu'il contient, prend sa place parmi les références obligées de cette guerre.

Au Canada, côté francophone, il faudra encore attendre longtemps avant que les historiens québécois ne produisent LE livre sur la participation canadienne à ce deuxième conflit mondial. Amnésiques et partiels à souhait quand il s'agit de parler du rôle des Canadiens français pendant la guerre, nos historiens ont, semble-t-il, d'autres

préoccupations. Patience, une nouvelle génération d'historiens plus éclairés se fait présentement une place. Il faut donc, encore une fois, se tourner vers des historiens anglophones pour nous raconter ce que nous avons fait pendant ces années cruciales. Les lecteurs ne seront pas déçus. *Victory 1945 Canadians from War to Peace*, le récit de Desmond Morton et J. L. Granatstein, des auteurs universellement reconnus et respectés, est un modèle du genre. La connaissance qu'ils ont du Québec, où ils ont fait une partie de leurs études, leur permet d'apprécier toutes les contradictions des Canadiens français pendant cette période trouble et de montrer qu'il n'y avait pas que dans la belle province que la guerre suscitait passion et controverses. Avec *La libération: les Canadiens en Europe*, les faits d'armes, la vie quotidienne et les angoisses des soldats canadiens constituent la trame de cette histoire officielle.

Ces deux livres se complètent parfaitement. Là où Morton et Granatstein se livrent à une analyse pointue de la société canadienne pendant la guerre, McAndrew, Rawling et Whitby se concentrent sur nos batailles en Europe pendant les huit derniers mois de la guerre.

Le conflit mondial, écrivent Morton et Granatstein, a transformé de fond en comble le pays, les relations entre les individus et le partage des pouvoirs

entre les provinces et le gouvernement central. Les auteurs soulignent que jusqu'en 1940 le Canada était un pays pauvre, divisé et replié sur lui-même: deux peuples fondateurs isolés par leurs querelles politiques, des Canadiens ignorants de ce qui se passait en-dehors de leur ville, plutôt xénophobes et intolérants envers les juifs ou d'autres minorités.

La guerre va tout modifier. Les deux auteurs peignent un portrait saisissant d'un Canada en pleine prospérité économique et en mutation sociale: les femmes envahissent le marché du travail et réclament des droits, le syndicalisme se développe, le paysage urbain se modifie, l'éclatement des familles commence. Sur le plan politique, les changements sont aussi profonds: des provinces entières succombent où au socialisme ou au conservatisme; le gouvernement fédéral augmente ses pouvoirs, le Québec s'affirme, la conscription divise une fois de plus, le Canada s'impose comme une puissance moyenne qui va jouer un rôle de premier plan dans la création des Nations unies et dans la mise sur pied d'un système de sécurité mondiale. Le Canada passe de l'enfance à l'âge adulte en moins de six ans.

Pour les férus d'histoire militaire et de batailles, l'ouvrage commandé par le ministère de la Défense nationale et écrit par les historiens McAndrew, Rawling et Whitby, est tout à fait ap-

proprié. Les auteurs reprennent le récit, dans le moindres détails, de la participation canadienne à la libération de l'Europe là où ils l'avaient laissé, en août 1944, dans leur ouvrage *Normandie 1944*, publié l'an dernier.

**39-45 UNE GUERRE INCONNUE**  
Paul-Marie de la Gorce  
Éditions Flammarion, 1995,  
640 pages

**VICTORY 1945**  
*Canadians from War to Peace*  
Desmond Morton et J. L. Granatstein  
HarperCollins, 1995, 256 pages

**LA LIBÉRATION: LES CANADIENS EN EUROPE**  
Bill McAndrew, Bill Rawling  
et Michael Whitby  
Éditions Art Global, 1995, 172 pages

**8 MAI 1945**  
*La victoire en Europe*  
Sous la direction de Maurice Vaisse  
Éditions Complexe, 1994, 457 pages

**1945 DE LA GUERRE À LA PAIX**  
EN DOUZE ÉVÉNEMENTS  
Claude Quétel  
Éditions Castelman, 1995, 61 pages

**55 HEURES DE GUERRE**  
Pierre Tisseyre  
Éditions Pierre Tisseyre, 1994,  
266 pages

## WILDE

## La controverse faite homme

SUITE DE LA PAGE D 1

parlait que d'hommes. Victoria *the queen* elle-même, à qui l'on avait fait remarquer ce silence de la loi sur la gent féminine, avait répondu que la chose, entre femmes, était inimaginable...

On peut, grâce à la biographie de Richard Ellmann, revivre ces procès de Wilde, parcourir dans le détail la magnifique et dramatique courbe de sa vie qui débuta dans la gloire précoce — avant même qu'il écrive quoi que ce soit il était célèbre partout, on l'imitait, on le satirisait, en 1881 Gilbert et Sullivan le parodiait dans une opérette — et se termina dans la déchéance, l'abandon de ses pairs écrivains, la mort à l'hôtel. C'est une biographie de type définitive, documentée, vive, passionnante, aussi complète que possible.

Parnassien pur et dur («Tout art est entièrement inutile») et McLuhanien avant l'heure («La forme détermine le contenu et non le contraire»), excentrique de fond, l'Irlandais apolitique Oscar Finagall O'Flaherty Wilde a toujours bousculé gens et milieux qu'il rencontra, à Londres, à Paris, en Amérique, menant un combat élitiste pour le Beau et une lutte progressiste pour la liberté de l'art. C'est un homme double, toujours: poète et causeur, dramaturge et critique, marié et homosexuel, franc-tireur et chef de cénacle, Irlandais et francophile, évaporé et discipliné, érudit et frivole...

C'est dans ces paradoxes ou ces contraires — le contradictoire est son orthodoxie — qu'Oscar Wilde a mené sa barque une vie durant (il mourut à 46 ans), à la fois sur les eaux de la grâce et celles du «péché»... Sa mère, Jane «Speranza» Wilde, personnage hors du commun, un modèle peut-être, qui était grande et de forte carrure comme lui, poétesse, traductrice de Lamartine et nationaliste enflammée, avait dit un jour, alors qu'elle avait 60 ans, «lorsque vous serez aussi vieux que moi, mon jeune ami, vous saurez qu'il n'y a qu'une chose au monde digne d'être vécue, c'est le péché»...

Il avait de qui tenir, donc, le cher Oscar Wilde qui ne découvrit l'amour charnel avec les garçons qu'en 1891, à 37 ans, succombant aux charmes intéressés du jeune «Bosie», poète mineur au corps d'ange. Jusque là sa vie avait été celle d'un brillant causeur imposant et efféminé dont l'esprit piquant et cultivé — «c'était un homme du 18<sup>e</sup> siècle» a écrit Borges — sauvait une allure qui, sans son érudition littéraire et son art de la conversation, aurait facilement prêté au rire, lui qui, ayant créé son fameux œillet vert qu'il n'abandonnait jamais, portait la culotte française à mi-jambes, bas de soie, escarpins, manchettes et jabot de dentelle. Aux États-Unis, lorsqu'il y arriva en 1882, après avoir déclaré aux douanes son «seul génie», il causa un émoi. «Étrange qu'une paire de bas de soie indispose autant une nation», avait-il commenté.

Cette série de conférences à travers l'Amérique en 1882, organisée comme une tournée de star par l'imprésario D'Oily Carte, sera pour Wilde un théâtre permanent. Il y précise son personnage, ajuste ses «mots», affine sa méthode qui consiste à indigner les gens qu'il veut séduire, pour conquérir la plupart en fin de compte. J'aime imaginer Oscar Wilde parlant du «Beau» à des auditoires du Nebraska, ou des primitifs Florentins chez les Mormons de Salt Lake City... Richard Ellmann raconte une conférence qu'il donna au creux d'une

mine du Colorado, cigare et casque, mais il est plaisir plus vif, celui de lire les lettres que Wilde écrivait pour raconter cette tournée et que Gallimard réédite cette année.

Wilde se produisit à Montréal le 15 mai 1882, loga à l'hôtel Windsor et fit au *Queen's Hall* une extravaganza sur Botticelli. On retrouve dans sa correspondance une lettre qu'il écrivit dans sa chambre du Windsor, adressée à Norman Forbes-Robertson, un jeune acteur. Wilde y décrit un panneau de deux mètres de haut qu'il voit de sa fenêtre et qui reproduit les lettres de son nom: «J'y suis imprimé, c'est vrai, en ces couleurs primaires contre lesquelles je passe ma vie à protester, mais c'est tout de même, de la renommée et tout vaut mieux que la vertueuse obscurité... J'ai le sentiment que je n'ai pas vécu en vain». Sa lettre est accompagnée d'un dessin qu'il fait du panneau en question, où l'on voit une esquisse du mont Royal...

Cette année américaine a été, pour Wilde un prologue heureux à la tragédie qui allait se préparer. Il n'a encore rien réussi au théâtre, il a tenté en vain de produire une pièce à New York, et sent qu'il devra tout de même «travailler» pour avoir une œuvre d'importance. À Londres, de 1885 à 1892, il livre l'essentiel de son art, le roman *Portrait of Dorian Gray*, les pièces *L'Éventail de Lady Wintermer*, *Un mari idéal*, *Une femme sans importance* et surtout *De l'importance d'être constant*. Tous seront des réussites, certains des triomphes, et le conférencier extraverti deviendra le dramaturge le plus applaudi de son époque. L'homme, pendant ce temps-là, se cherche, amène son coiffeur au Louvre pour copier une mèche, fréquente à Paris les maris de Mallarmé, croise Gide à Tanger et l'éblouit par ses vers, écrit sa *Salomé* en français pour que Sarah Bernhardt la joue (ce qui ne se fera pas), délaisse son foyer qu'il a fondé en 1884, fréquente des hommes jeunes, et c'est la rencontre de «Bosie» en 1892 qui scelle son destin.

Les écrivains français qui l'ont fréquenté, admiré, seront carrément saulés en 1895. Un projet de pétition à Victoria pour le faire libérer de prison ne réussit pas à réunir des noms. Zola refuse de signer. Gide s'esquive, Pierre Louys est brouillé avec lui, Jules Renard sera ignoble en affirmant qu'il veut bien signer s'il s'engage à ne plus écrire, et François Coppée se torture dans un article mesquin qu'il conclut en écrivant qu'il signerait mais en tant que membre de la Société protectrice des animaux...

Oscar Wilde libéré de Reading, en exil à Paris, fauché, malade, ayant renoué avec son cher «Bosie» avec qui il a pourtant rompu dans la lettre sublime écrite en prison et intitulée *De Profundis*, engageant des conversations de cafés avec des inconnus dans l'espoir de se faire payer une addition, lâché par tous sauf par Robert Ross un ancien amant qui s'occupera de tout, va finir sa route à l'hôtel d'Alsace, rue Jacob, où il aura pour une visiteuse un dernier mot: «Mon papier mural et moi nous nous livrons un duel à mort. Il faut que l'un de nous s'en aille».

OSCAR WILDE  
Richard Ellmann  
Biographies/Gallimard  
676 pages

LETTRÉS D'OSCAR WILDE  
Collection Du Monde Entier  
Gallimard, 553 pages

## Le crime ne paie pas

CLAUDE LÉVESQUE  
LE DEVOIR

LA REINE DES BANDITS  
Mala Sen  
Stock, Paris, 329 pages

Pas drôle d'être bandit. On aura beau mobiliser toutes les polices de trois États, inspirer journalistes, romanciers et cinéastes, le brigandage n'a rien à voir avec les contes de fées. Au contraire, l'existence de Phoolan Devi, cette pauvre femme happée par un ténébreux monde de légende qui la transforme elle-même en un mythe vivant, se déroule presque de bout en bout sous le signe de la misère noire.

Pas rigolo d'être dacoit. Quand bien même on serait couronnée maharani incontestée. Maharani comme dans reine, *Reine des bandits*, un titre que les habitués du Festival des films du monde auront reconnu puisque un long métrage a été tiré de la biographie de Mala Sen et qu'il vient d'envahir nos écrans.

Même si la thuggee possède ses traditions séculaires et son code de l'honneur, même si ses membres se comportent parfois en Robin des Bois, être bandit, c'est vivre en cavale et à la dure, dormir comme une bête, craindre toujours pour sa vie. Ce sont aussi les rivalités et les chicanes sordides, la violence qu'on subit et forcément celle qu'on commet, très souvent pour se venger.

De quoi vous convaincre que le crime ne paie pas. C'est sans compter le coquin de karma, qui vous livre pieds et poings liés sur l'autre chemin, celui plein d'épines, de serpents, de boue et de sang qui ondule dans les canyons ravins de la rivière Chambal. Car Phoolan Devi n'a pas tellement eu le choix. Pour résumer, disons que sa famille d'illettrés a été victime d'une magouille foncière, que Phoolan s'est révoltée, ce qui lui a valu, ainsi qu'à sa fa-

mille, des ennuis avec les notables de son village et avec la police. Un beau jour, peut-être avec la complicité de ses adversaires proches, elle est kidnappée par une bande de hors-la-loi qui la maltraitent, la violent et j'en passe, jusqu'à ce que le plus sympathique de la cohorte tue son chef, devienne chef à la place du chef et prenne Phoolan comme maîtresse. Jusqu'à ce qu'il soit assassiné par une bande rivale. Phoolan lui succède. Obsédée par le désir de venger son amant, elle mène la bande dans une série d'expéditions qui culmine dans un véritable massacre. Surenchère d'articles dans les journaux.

Elle se libère de cet engrenage quand l'Etat du Madhya Pradesh, voyant que la guerre livrée contre des dacoits ni plus ni moins méchants que la filaille locale ne produit que des machabées de part et d'autre, lui offre de se rendre en échange de la promesse d'un procès juste, d'une réhabilitation sociale pour ses proches, etc. La reddition a lieu devant des milliers de spectateurs. La presse locale finit par trouver la réalité plus prosaïque que la réincarnation de Kali qu'elle avait imaginée. Plusieurs journalistes crachent dans leurs articles subséquents tout leur mépris pour cette femme de basse caste qui a osé transgresser les interdits imposés par cette double condition. Pas beaucoup plus rose, décidément, d'être ex-femme bandit.

*La Reine des bandits* jette un éclairage — il est vrai teinté par la multitude de témoignages contradictoires — sur les rapports entre le banditisme, les guerres de castes et la politique. Car l'affaire Phoolan Devi est presque devenue une affaire d'Etat. Le livre contient aussi plusieurs détails intimes aidant à comprendre cette femme au destin tragique. Il est moins littéraire que Devi, la biographie romancée écrite par Irène Frain. Et il est forcément moins *glamour* que le film.

Louis Hamelin



XYZ ÉDITEUR félicite  
**Louis Hamelin**

finaliste au  
**Prix des libraires du Québec**  
(Salon du livre de Québec) pour  
son roman  
**Betsi Larousse**

XYZ  
éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Tél.: 514.525.21.70 • Téléc.: 514.525.75.37

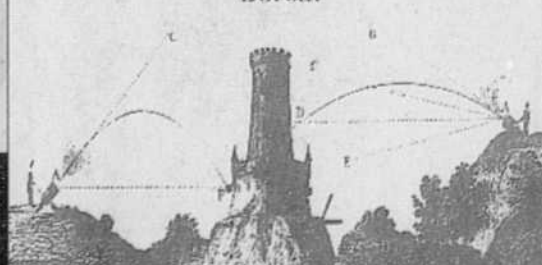
## Léon Dion

Le Duel constitutionnel  
Québec-Canada  
est une somme  
fascinante qui résume  
la pensée d'un des  
observateurs les  
plus avisés et profonds  
de la politique canadienne  
et québécoise.

Léon Dion

Le Duel  
constitutionnel  
Québec-Canada

Boréal



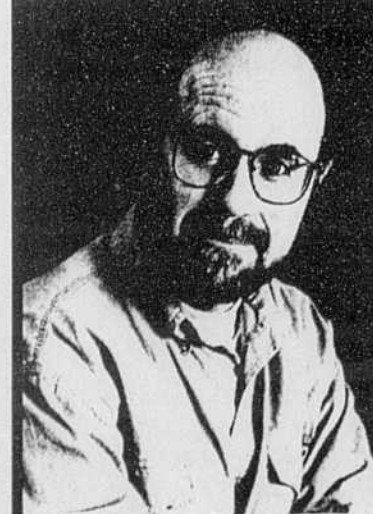
380 pages • 29,95 \$

Boréal

Qui m'aime me lise.

essais

Pour connaître  
les anciens «Mohawks», lisez:  
**PRISONNIERS DES AGNIERS**  
206 pp. 16,00\$  
Éditions 101  
C.P. 591 Succ. Desjardins  
Montréal H5B 1B7



À la fin des années  
soixante, Alain rêve  
de bonheur et de  
liberté. Il est  
amoureux de Diane  
qui, elle, est  
amoureuse d'un

Sylvain Meunier

Les Noces d'eau  
roman

autre. La crise  
d'octobre, le trafic de  
drogues et l'aveuglement  
de la jeunesse réussiront  
à résoudre le problème  
d'Alain, mais pas  
comme il l'imaginait...



240 pages  
19,95 \$

ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

## LIVRES

LE FEUILLETON

## Le charme discret du blasphème

LE CHRIST À CRAN D'ARRÊT  
Luis Buñuel  
Œuvres littéraires  
Plon, 295 pages



ROBERT  
LÉVÊQUE

jou, certains poèmes, ont la qualité de primeurs.

Mais relisons Buñuel, lisons-le, car il y a dans ces «œuvres littéraires» (il aurait refusé l'appellation) quelque chose de fascinant pour qui aime ce cinéaste sulfureux, sa manière insidieuse et simonienne, son ironie sombre, ces fêtes étranges du paradoxe, ces mélodrames subversifs, ce surréalisme ordinaire.

#### L'Andalou, l'Aragonais et le Catalan

Dans les textes de jeunesse, écrits dans les années 1922 à 1933, entre Madrid et Paris, le surréalisme y respire plutôt carrément; les enjeux y sont alors plus langagiers que métaphysiques. Ce premier Buñuel c'est le jeune Aragonais mal dégrossi qui vient de rencontrer sur des bancs d'université — comme la machine à coudre et le parapluie... — l'Andalou raffiné Federico Garcia Lorca, et puis le Catalan provocant Salvador Dali.

Années folles de la Résidence des étudiants à Madrid où, des bordels aux cafés, des canulars aux revues littéraires, le trio (si exceptionnel dans l'histoire de l'art européen) va dominer une vie artistique dont le centre fragile sera la chambre de Lorca.

On a beaucoup écrit sur le trio Lorca-Buñuel-Dali. Dans l'Espagne de la dictature de Primo de Rivera et de la République de 1931, l'Andalou, l'Aragonais et le Catalan étaient de purs lascars. Ils font avant-garde de tout, s'appellent «les ultraistes», et leurs actions versent autant dans la poésie que le subterfuge. Buñuel fait visiter le Prado à des profs américains en leur racontant n'importe quoi quand ceux-ci prennent sérieusement des notes... La nuit, après le théâtre et le bordel (d'où Lorca s'esquivait), ils vont, ivres, écouter le chant des religieuses au couvent de Santo Domingo... Théâtre, sexe et sublime...

Qu'écrivait-il, le Buñuel carabin? Une compétition de messes sur la place Saint-Pierre, un jeune homme qui rencontre le Temps et voudrait le tuer, un déluge où les enfants nagent dans l'aquarium illuminé des appartements, le cauchemar d'un homme que l'on enlève pour le déposer dans le sépulcre d'un cardinal, un pyjama qui se suicide en se jetant par la fenêtre... Images, fantasmes, délire, le Buñuel des années 20 est en réserve de la république surréaliste.

Il rencontre Breton à Paris lorsqu'il y monte en 1925. Encore là, c'est la fête, l'époque était excentrique et aimait le scandale. Au bal Bullier Buñuel apparaît en nonne, à la Rotonde il se fait traiter de «métèque» par les bien-pensants et les mal-lunés qui sucent leurs huitres. Il est supposé faire ingénieur mais court les séances de cinéma au studio des Ursulines et envoie des papiers aux gazettes madrilènes. On lira avec intérêt ces textes où Buñuel, qui défend Fritz Lang (*Les Trois Lumières*, en particulier la scène de la procession funèbre qui pénètre dans un mur, décide de son avenir de cinéaste) et Carl Dreyer, qui stigmatise Chaplin (à qui il reproche les lieux communs), écrit en 1927: «Le cinéma dispose aujourd'hui d'un langage de signes quasi



#### Le Christ à cran d'arrêt

œuvres  
littéraires

Préface  
de  
Jean-Claude  
Carrière

Plon

parfait. Demain il aura — attendons son Messie — ses idées propres.» Ce sera lui, ce sera Godard qui naît trois ans plus tard en Suisse, Orson Welles qui a alors 12 ans dans le Wisconsin et Bergman qui en a 11 à Uppsala...

Buñuel a écrit son Hamlet, morceau d'absurde, où le prince de Danemark est amoureux de la partie supérieure de Lætitia quand son ami Agrippon est l'amant du point le plus intéressant de la même Lætitia... On ne nous le dit pas dans ce bouquin, qui n'a pas d'appareil informatif, mais sachez que cet Hamlet de Buñuel fut joué un soir de 1927 dans le caveau du Sélect à Montparnasse — dans l'esprit de Jarry et des potaches de Rennes — et que ce furent là ses débuts de metteur en scène...

Parfaite figure du surréalisme, sans procès ni excommunication, Buñuel impressionnait Breton. Il portait en lui, depuis une enfance où il se masturbait devant des statues de la vierge et regardait passer les squelettes aux processions de la semaine sainte, la nature même du scandale, mélange d'érotisme aigu et de conscience permanente de la mort, goût inné de provoquer.

C'est un jeune homme qui n'hésite pas à tailler au scalpel un œil de veau quand il tourne son premier film...

LIBRAIRIE  
HERMÈS

de 9h à 22h  
362 jours par année

1120, ave. laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

LES PETITS BONHEURS

## Visions de rêve

LE CHEVALIER INEXISTANT  
Italo Calvino  
Traduit de l'italien par Maurice Javon  
Précédé de «La Mécanique du charme» par Roland Barthes.  
Collection Points, 153 pages



GILLES  
ARCHAMBAULT

Comment dire l'enchantement du lecteur devant une fable aussi merveilleuse? Dans l'armure d'un paladin de Charlemagne, il n'y a que le vide. Agilulf n'existe pas. Pourtant il est un vaillant guerrier, d'être chaotique sur la discipline, de se mettre au lit avec la superbe Bradamante.

Avec *Le Chevalier inexistant*, on est en pleine allégorie. Rien n'est vrai, mais rien n'est gratuit. Impossible de douter un seul instant que l'on soit en plein Moyen Âge. Le vocabulaire d'époque est employé avec précision. Pour peu que l'on y mette du sien, on se croit réellement avec les armées au bivouac.

Cette acuité du regard-serait peu de choses si elle ne s'accompagnait pas d'un imaginaire déliant. «L'Imagination, dit Roland Barthes dans l'extrait d'en entretien donné à *France-Culture* et reproduit dans cette édition en guise de préface, peut-être la grande imagination, c'est toujours le développement d'une certaine mécanique... Calvino pose une situation qui, en général, est, disons, irréaliste du point de vue de la vraisemblance du monde, mais seulement dans la donnée de départ, et qu'ensuite cette donnée irréaliste est développée d'une façon implacablement réaliste et implacablement logique.»

Il faut être un écrivain d'une rare qualité pour maintenir tout au long d'un récit une logique reposant sur des bases aussi improbables. Le lecteur que l'on entraîne dans un passé aussi fantastique qu'attachant ne se sent pas le moins du monde en pays irréel. Au contraire, ce Moyen Âge le renvoie constamment à la réalité d'aujourd'hui.

L'écriture de Calvino est de celle qui fait rêver. En somme, ce ne sont pas les événements aussi extravagants et les personnages les plus surprenants qui nous mènent en

pleine irréalité mais le style même de l'auteur. Suprêmement élégant, maîtrisé, narquois mais d'une essentielle chaleur, ce style est original. Barthes rappelle que Calvino a une écriture qui n'appartient qu'à lui. Alors que tant de petits maîtres font carrière avec les mots et les formes des autres, il a sa musique, sa voix.

L'une des astuces les plus habiles consiste à faire narrer l'histoire du *Cavalier inexistant* par une nonne qui ne connaît rien de la guerre ni de l'amour et qui de ce fait devra imaginer un monde plutôt que de recourir à des souvenirs. Cette religieuse réfléchit en même temps sur l'écriture, reflète tout à fait contemporain et qui place le récit en pleine modernité. «Au-dessus de ma cellule, se trouvent les cuisines du couvent. Tandis que j'écris me parvient un tintamarre de couverts de cuivre et d'étain...» Quelques pages plus loin, la narratrice admet que «l'art de faire un conte est dans le don de tirer, du petit quelque chose qu'on a pu saisir de la vie, tout le reste; on noircit la page, puis on retourne à la vie, pour s'apercevoir que ce que l'on en pouvait connaître était au fond si peu que rien.»

La profonde angoisse qui sous-tend l'œuvre n'empêche pas le plaisir de la lecture. On sourit sans cesse, on est émerveillé par une écriture brillante et animée. Rarement mécanique romanesque n'aura été si constamment habitée.

Habitué à côtoyer des êtres si malencontreusement existants, on se prend à rêver de non-êtres qui auraient le charme, l'intelligence et la pertinence d'Agilulf Bertrandin des Guildivermes. Et l'on songe à Calvino, ce grand écrivain italien mort il y a bientôt dix ans.

## JOHN IRVING

« John Irving a atteint, avec *Un enfant de la balle*, le sommet dans l'art de découvrir et de décrire l'inconnu. »

Marie-Paule Villeneuve, **Le Droit**

« C'est une autre caractéristique de John Irving que de faire rire son public en multipliant les imprévus cocasses. »

Anne-Marie Voisard, **Le Soleil**

« Du grand Irving... »

Reine Malo, **Sous la couverture, SRC**

« *Un enfant de la balle* est sans conteste — érotisme ou pas — l'un des livres les plus accomplis du plus intellectuel des lutteurs américains. »

Alexis Liebaert, **L'Événement du jeudi**

John  
IRVING

UN  
ENFANT  
DE LA  
BALLE

roman  
Seuil

730 pages • 39,95 \$

Les Éditions du Seuil

## Gilles Lévêillée

Lieux de passage  
nouvelles

Quinze nouvelles  
intenses, intimistes  
et originales.  
Quinze regards  
lucides sur la vie,  
l'humanité, sur

l'insatiable besoin  
d'un retour à  
l'essentiel, à  
l'intériorité, à la  
vérité de l'être.



160 pages  
17,95 \$

ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

## LIVRES

## Je souffre donc je vau

Dans son dernier essai, Pascal Bruckner cerne «l'immense fatigue d'être soi» de l'individu moderne

ROCH CÔTÉ

«Qu'est-ce que l'ordre moral aujourd'hui? Non pas tant le règne des bien-pensants que celui des bien-souffrants, le culte du désespoir convenu, la religion du larmoiement obligatoire, le conformisme de la détresse dont tant d'auteurs font un miel un peu trop frelaté. Je souffre donc je vau».

Comment se faire valoir de nos jours, comment s'ouvrir un crédit moral illimité et tenir pour toujours le beau rôle?

C'est simple, il faut s'arranger pour entrer dans la grande cohorte des victimes, faire tomber sur sa personne «la lumière grandiose du supplice».

Dans son dernier essai, Pascal Bruckner cerne avec beaucoup d'humour et de pertinence cette nouvelle maladie de l'individu moderne accablée de «l'immense fatigue d'être soi»: la fuite dans l'irresponsabilité, le refus des contraintes de la liberté, le refuge dans un statut où il trouve à la fois confort, assistance et privilège moral.

Mais tout ça, c'est d'abord la faute à Rousseau! Le livre de Bruckner s'ouvre sur cet évangile de l'individualisme moderne que sont les Confessions de l'auteur genevois. Désormais, l'individu devient pour lui-même le grand projet de sa vie, il n'y aura plus ni Dieu ni roi pour lui imposer une morale, un statut, un destin. L'individu doit se construire par ses propres forces, sa responsabilité vis-à-vis de lui-même est sans limites. À lui l'avenir radieux de la liberté.

Radieux, c'est vite dit. La responsabilité entière de soi-même est un terrible fardeau. Se faire prendre en charge est tellement plus simple. Alors l'individu moderne va ruser, jouer sur tous les tableaux, trouver le moyen de profiter des fruits d'une société libre tout en se dérobant aux devoirs qu'elle comporte. Le citoyen se métamorphose donc en consommateur: la grande fête de la dépense va remplacer l'exercice des responsabilités civiques.

Le consommateur se laisse gâter, il régresse vers le monde de l'enfance, celui de «l'irresponsabilité bienheureu-

se», de «la surprise permanente et de la satisfaction illimitée».

Mais cela n'est rien en comparaison de la ruse suprême qui va consister à se transformer en victime. «La victimisation», écrit Bruckner, est la forme dramatisée de l'infantilisme. L'individu va déployer une ingéniosité sans limites à se poser comme persécuté et donc irresponsable. Je suis victime de la société, ce n'est pas à moi de rendre des comptes, c'est plutôt moi qui en exige. Mon brevet de malédiction me fait entrer de plein droit dans la sainte famille des victimes, me voilà autorisé, au sein même de mon confort, à tenir le discours de l'opprimé.

C'est aux États-Unis, constate Bruckner, que la victimologie est en

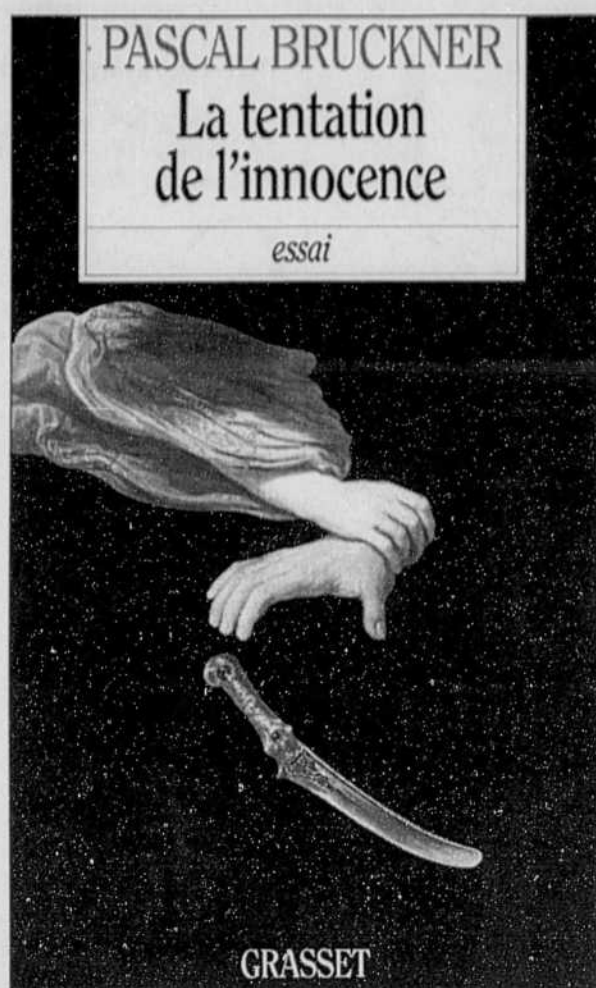
passée de devenir un fléau national. On y voit défiler devant les tribunaux des citoyens gavés qui invoquent les raisons les plus folles pour n'être pas tenus responsables de leurs actes: c'est la faute au junk-food, à la compagnie de tabac, à mes hormones, à mon enfance, à la télévision, etc. La liste des douleurs propres à vous disculper est infinie. L'appartenance à la plus petite minorité qui soit vous donne automatiquement droit au statut de victime avec la possibilité même de devenir odieux (les discours de certains chefs autochtones), de vous transformer en accusateur universel, sinon en bourreau. C'est, selon l'auteur, ce qui explique l'histoire récente des Serbes, qui tirent de leur statut passé de victimes un crédit qui leur ouvrirait aujourd'hui la porte de l'impunité en tant qu'opresseurs.

Bruckner ne pouvait évidemment passer à côté de cette entreprise débridée de victimisation qu'est devenu le féminisme nord-américain. Il s'agit, explique bien l'auteur, d'un féminisme d'apartheid qui a développé la notion de différence à un degré extrême, faisant des femmes la branche harmonieuse et persécutée de l'humanité devant des hommes qui en incarnent la part maudite et oppressive. Aux yeux de ce féminisme-là (qui n'est pas tout le féminisme), «tout est viol», toutes les femmes sont des harcelées sexuelles, «l'armée des victimes croit vertigineusement». Nos journaux sont remplis de ce discours de victimisation.

Il s'agit pourtant bien d'un discours de mépris, d'une apothéose de l'infantilisme et de l'irresponsabilité: la victime ne saurait être tenue responsable de quoi que ce soit, c'est une mineure perpétuelle qui se dérobe ainsi au fardeau de la prise en charge de soi.

Le remède à cette maladie? L'accession à la liberté, c'est-à-dire à «la peccabilité ordinaire», à l'obligation de répondre de ses actes, de ne pas fuir sa responsabilité de citoyen libre par le recours à la fausse innocence, au déguisement angélique et à l'hystérie misérabiliste.

LA TENTATION DE L'INNOCENCE  
Pascal Bruckner  
Grasset, 312 pages



ENSEIGNER LA LITTÉRATURE AU QUÉBEC  
Bruno Roy, XYZ,  
«Documents» 116 pages  
LES FILS DE JACK L'ÉVENTREUR  
Norbert Spehner, Nuit blanche,  
«Études paralittéraires», 355 pages

C'est à un parcours légèrement en dents de scie que je vous convie aujourd'hui. Je parlerai grosso modo de culture, de littérature et d'enseignement à l'aide de deux ouvrages à prime abord très différents — *Enseigner la littérature au Québec* et *Les Fils de Jack l'Éventreur* — et de quelques articles, puisés dans mes lectures récentes et moins récentes. Mon point de départ sera le dernier livre de Bruno Roy, poète et chantre de la chanson québécoise.

Bruno Roy est un homme tout d'une pièce comme on dit. Irréprochable et sans concession, et qui a des positions infiniment tranchées, ce qui est peut-être normal pour un président de l'Union des écrivains du Québec mais déjà un peu moins pour un essayiste. J'ai déjà commenté *Pouvoir chanter*, son hymne national dédié à la chanson québécoise. On retrouve dans *Enseigner la littérature au Québec* le même regard lyrique et engagé. Prof de français au secondaire, puis au collégial, M. Roy rassemble ici des articles, publiés au fil des ans, qui défendent une vision de la culture québécoise marquée au sceau de la plénitude identitaire. Il y soutient essentiellement que la littérature québécoise est une littérature à part entière et qu'à ce titre, elle devrait constituer le pivot de notre système d'éducation. Voilà certes une thèse à laquelle je pourrais assez facilement souscrire si ce n'était de la vision centripète ou concentrique qui la sous-tend. Une vision qui conduit à faire de l'identité québécoise une sorte de rempart qu'Achille Talon qualifierait aisément de compact et sans fissure. Je la décris très brièvement, avec quelques raccourcis sans doute regrettables.

Disons qu'au centre de cette vision généreuse du Québec, il y a la culture, et au centre de cette culture il y a le livre, et au centre du livre il y a la littérature, et finalement au centre de la littérature il y a le Québécois dont M. Roy constitue un exemple, ma foi, tout à fait respectable. Nous parlons ici du Québécois cultivé, celui qui ne se contente pas d'enseigner mais qui écrit. M. Roy, qui est un humaniste et qui croit aux valeurs permanentes comme la liberté, l'égalité, la justice et le bonheur (page 14, lignes 21-22), sait où sont ses priorités: «J'aime à penser que je suis un écrivain qui enseigne, moins un enseignant qui écrit».

C'est que chez Bruno Roy, la fureur de vivre l'emporte sur toute forme de rapport hiérarchique. Le titre de James Dean de nos lettres lui plairait



ROBERT SALETTI

sans doute. Il aime enseigner mais il n'aime pas l'école qui, selon lui, tarit la passion créatrice de nos jeunes. D'où sa prédilection incontestable pour les ateliers de création. Pour lui, la pédagogie doit être réinventée à chaque fois, sans permission. Il préfère de loin être contestataire que pédagogue. Il est le Lone Ranger de la profession enseignante. Et la littérature québécoise, son cheval.

Soit dit en passant, le lecteur friand de donquichottisme se délectera de l'article de Léandre Bergeron dans l'*Agora* de février. L'auteur y milite pour l'école à la maison. Il faudrait le citer en entier tant la plume est ampoulée et l'esprit étroit, mais je me contenterai d'un extrait: «Nos intellos ont créé des camps de concentration appelés écoles où l'on concentre la jeunesse dans des abstractions (...) Nos enfants veulent embrasser le monde, la vie, et ils sont conditionnés par l'école à n'être que des voyeurs à travers l'abstraction de la langue et des gadgets pédagogiques».

## Le tueur en série

À cette pensée du plein et du vécu, du pleinement vécu, j'aimerais opposer un livre d'un tout autre ordre, qui ne porte pas sur la littérature québécoise, ni même sur la littérature au sens strict, paru sous la plume de quelqu'un qui aime à penser qu'il enseigne avant de dire qu'il écrit: *Les Fils de Jack l'Éventreur*, de Norbert Spehner. Spécialiste des recherches bibliographiques et documentaires dans le domaine de la paralittérature, auteur d'ouvrages sur le fantastique, la science-fiction, le roman policier et le roman d'espionnage, qui sont des mines de renseignements pour les aficionados, les profs et les autres, celui-ci s'intéresse maintenant à un phénomène — le tueur en série — qui se présente comme la fine fleur de la criminalité postmoderne.

*Les Fils de Jack l'Éventreur* s'ouvre sur un long essai de définition de ce phénomène qui hante la chronique criminelle depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et qui a pris d'assaut la fiction contemporaine, dans lequel l'auteur s'amuse à traquer ses critères romanesques et son intérêt paralittéraire. Et dans lequel on apprend que le tueur en série n'est pas le meurtrier de masse qui n'est pas le tueur à gages qui n'est pas

le tueur en virée qui n'est pas...

Suivent une liste de plus de 900 romans répondant à la définition, tous commentés, une section spéciale sur le cas de Jack l'Éventreur, le doyen des tueurs en série, une section de références et une filmographie. Voilà qui intéressera les amateurs de suspense d'émotions ou de terreur, c'est-à-dire les lecteurs ordinaires, trop ordinaires. Ainsi que ceux qui ne prennent pas trop la littérature (et leur travail) au sérieux. Même si la recherche est sérieuse, le ton est humoristique, voire cynique.

Un des problèmes de l'enseignement de la littérature au Québec, à mon avis, c'est l'absence d'une tradition paralittéraire qui permettrait à certains publics généralement exclus des cercles de la culture lettrée d'apprendre à lire de la fiction. Je ne dis pas que l'apprentissage de la paralittérature est une condition sine qua non de l'apprentissage de la littérature, mais on aurait tort de continuer de les renvoyer dos à dos. Dans le Québec culturel, on a peur des catégories, des classements, des nuances et des séries, on préfère généraliser, voir les choses en bloc, quelquefois autour d'un drapeau qui claie. Claude Meunier est un nouveau Molière pour les uns, une nullité pour les autres. On ne faisait pas assez de grande littérature au collége, dorénavant on ne fera que cela.

On pourrait par ailleurs rapprocher ce problème de la peur des nuances d'un autre problème, à un autre niveau, celui de la «crise identitaire» que traverse l'université. Selon Bill Readings, un jeune professeur de littérature comparée à l'Université de Montréal, décédé récemment et à qui la livraison d'avril de *Spirale* rendait un bref hommage, l'émergence des études dites culturelles (basées sur une discrimination positive en faveur des minorités) a sonné le glas de la culture organique, de la culture en tant que principe organisateur des études universitaires. Cette culture organique a malheureusement été remplacée par la culture de l'excellence. Le dilemme devient le suivant: comment résister à l'envahissement bureaucratique que suppose cette culture de l'excellence sans retomber dans la nostalgie de la Culture telle que la propageaient les universités à l'époque pas si lointaine où elles étaient investies d'une mission sociale? À l'époque où Pöpa et Moman étaient confinés au petit écran? Certains craignent qu'il ne nous reste plus que le cynisme comme moyen de défense. Mais comme le disait John Drake à la belle brune aux cheveux ondoyants et au regard limpide, le cynisme est le dernier recours de l'idéaliste.

John Drake est le héros de *Destination Danger*, une série-culte que l'on peut revoir au Canal D, trente ans plus tard. La série-culte de ma prime adolescence. Ah, nostalgie...

## Andrée Lacelle remporte le prix Trillium 1994

LE DEVOIR

Andrée Lacelle, pour *Tant de vie s'égare*, et Donald Harman Akenon, pour *Conor: a Biography of Conor Cruise O'Brien*, ont été les grands gagnants des prix Trillium 1994 récemment décernés par le gouvernement ontarien en hommage au talent littéraire de cette province.

Pour la première fois cette année depuis la création du prix en 1987, les œuvres retenues ont été classées dans deux catégories distinctes, l'une pour les livres en français et l'autre pour les livres en anglais. Les deux lauréats ont reçu des mains du premier ministre

Bob Rae un prix de 12 000 \$, assorti d'un chèque de 2500 \$ remis aux maisons d'édition qui les ont publiés.

Le jury a salué dans l'ouvrage d'Akenon son élégance et son panache. Cette biographie retrace l'itinéraire de Conor Cruise O'Brien depuis son enfance à Dublin jusqu'à sa carrière de penseur et d'écrivain.

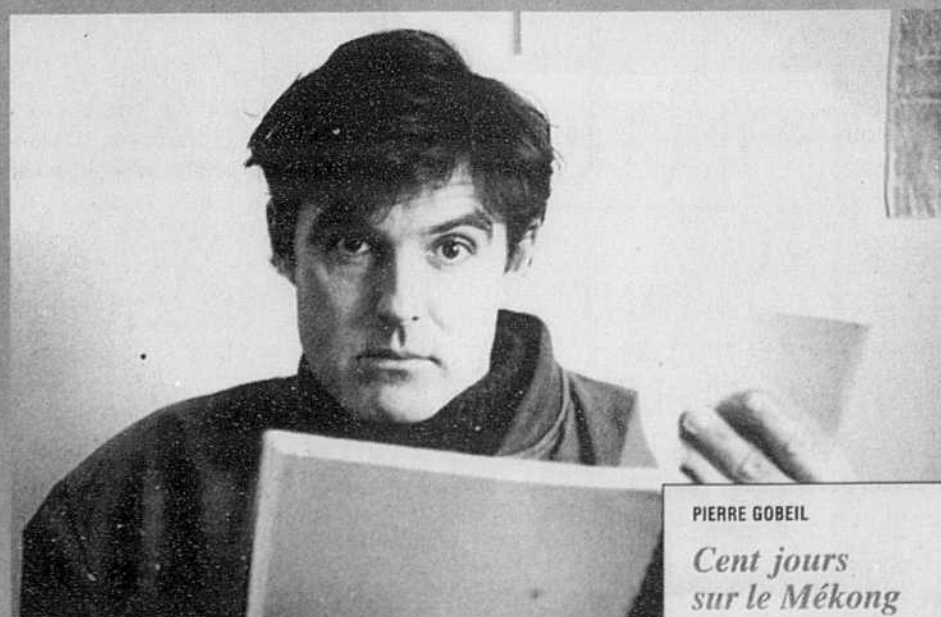
Les juges des 27 œuvres en français ont retenu *Tant de vie s'égare* pour sa méditation poétique sur la vie et la solitude et son écriture dépouillée.

Outre *Conor, A Biography of Conor Cruise O'Brien*, les finalistes en langue anglaise étaient Robertson Davies (*The Cunning Man*), Bronwyn Drainie

(*My Jerusalem: Secular Adventures in the Holy City*), Douglas Fetherling (*Travels By Night*), Katherine Govier (*The Immaculate Conception Photography Gallery*), Christina McCall et Stephen Clarkson (*Trudeau and Our Times Volume II*), Alice Munro (*Open Secrets*), Oakland Ross (*Guerilla Beach*), Russell Smith (*How Insensitive*) et M. G. Vassanji (*The Books of Secrets*). Andrée Lacelle, en français, a été préférée à Michel Ouellette (*French Town*), Pierre Pelletier (*Petites incarnations de la pensée délinquante*), Daniel Poliquin (*L'Écureuil noir*), Gabriel Poulin (*Le Livre de déraison*) et Danièle Vallée (*La Caisse*).

Le Viêt-nam a une histoire tourmentée. L'écrivain est un voyageur étonné. Voici le récit d'une traversée où l'écriture est le fleuve qui nous change.

Journal, 176 pages 19,95 \$

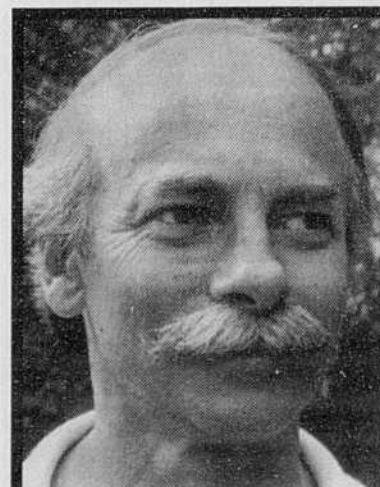


PIERRE GOBEIL  
CENT JOURS  
SUR  
LE MÉKONG

• l'Hexagone

PIERRE GOBEIL  
Cent jours  
sur le Mékong  
JOURNAL

• l'Hexagone



«Noël Audet a réussi, avec ces *Frontières ou Tableaux d'Amérique*, une sorte de chef-d'œuvre».

Jacques Allard,  
Le Devoir

«Il me restera et pour longtemps, prégnante, la vision douloureuse d'une Amérique, plus mythique que réelle, qui aurait inventé le Paradis sans

## Noël Audet

## Frontières ou Tableaux d'Amérique

L'exploration des sept régions du désir.

donner à tous les moyens de l'approcher».

Réginald Martel,  
La Presse

«L'ouvrage est une grande réussite, à la mesure de l'ambition qui le sous-tend».

Anne-Marie Voisard,  
Le Soleil



192 pages  
18,95 \$

ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

## LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Comment rient les filles

LA FIN DE SIÈCLE, COMME SI VOUS Y ÉTIEZ (MOI, J'Y ÉTAIS)

Brigitte Caron  
XYZ, 1995, 245 pages

Que fait-on aujourd'hui, à Montréal, quand on est une bande de filles au bord de la trentaine? On court après le job et l'amour, en misant d'abord sur les joies premières de l'amitié et de la plaisanterie. On file doux et amer sur la vague du temps qui passe, mais en sacrant gaie-ment contre la génération précédente qui a, semble-t-il, tout fait pour assurer sa retraite.

Faut-il vivre ce temps obligé de la plaisance, cette navigation des quatre coins, où, après une soi-disant révolution, ne resterait que le plaisir d'avancer à l'estime pour trouver sa place? On le fera avec une bande d'inséparables avec qui on peut tout recommencer. La gang qui fait gagner, au moins sa fierté et son style, la gaieté.

C'est ainsi que, dans un remarquable premier roman, Brigitte Caron déplace le discours facilement morose qui se tient depuis plusieurs années sur les *baby-boomers* et leurs enfants. Son histoire s'annonce dans ce titre interpellateur qui dit, comme en se moquant: la «fin de siècle» et non celle «du» siècle. Tout en y ajoutant ce «moi, j'y étais», comme pour mettre aussi au passé cette fin à connotation négative. Cet esprit de jeu se marque encore en couverture dans une image de salle de billard où c'est une jeune femme, assise sur la bande, la cuisse saillant de sa mini-robe, qui tient la queue bien en main. Derrière elle, se tient, songeur, un jeune homme en débardeur, penché sur la table.

Voilà autant de signes avant-coureurs du récit à venir, un peu fessu, toujours festif (même dans les larmes). Ardemment conduit par Joanna Limoges, jouisseuse invitée-



JACQUES ALLARD

rée dont la chronique dans un hebdo culturel porte le titre du roman, il met en scène trois autres jeunes femmes de 25-30 ans: Ninon Lafontaine, romancière et artiste esseulée; Patricia Chaillé, homosexuelle et militante tous azimuts (féminisme, écologie, droits de la personne); Dany Lamont, agressive de l'enfance et étudiante à l'UQAM. S'ajoute, surtout par correspondance, Marc Auger, pseudo globe-trotter de la coopération qui a été (et est encore à l'occasion) l'amant de Joanna et Ninon.

Commencée dans une fête de premier de l'an, l'histoire trouvera sa fin (et son recommencement) lors d'une autre réunion, tenue celle-là dans les hautes Laurentides, au lac Nominique, où Marc a finalement atterri, invitant la bande. Tout le monde trouve ainsi son compte: à Joanna et Dany échoit l'amour stable; à Patricia le bon job au Conseil du statut de la femme. Quant à Ninon, qui a retrouvé son Marc au fond des bois, elle a aussi (après les déconvenues de son premier roman) trouvé le sujet de son prochain livre: «l'histoire d'une bande d'amis fidèles...»

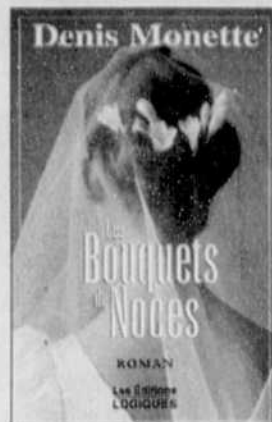
Ainsi va, court et vole une narration pleine d'entrain et de parlotte, écrite dans une langue familière, avec ses coups de chapeau: surtout à Réjean Ducharme («sti ki fa frette»), mais aussi à Michel Tremblay (*Hosanna*), Robert Charlebois (avec un extrait de *Fu man chu*), Stephen King et quelques autres. Ne manque peut-être que le rappel de *Salut Galarneau* (Jacques Godbout, 1967) auquel on pensera pour l'allant ou, encore, celui de *Marjse* (Francine Noël, 1983), pour une chronique des années 90.

Le recours aux anglicismes, au joul et à la langue populaire ne fait d'ailleurs qu'accentuer le discours d'époque, comme l'attestent la job, le rush, le buzz et le fax. Ou encore: la go et sa cruise, le spot et la poffe du «one night stand». Ou mieux, pour la pitoune et la guidoune: le chum qui fait toffer la ronnie. Sans oublier le calvaire du folklore avec son crisse, son tabarnac et son calisse, toujours au détour de la route et de la phrase. Le kit, quoi! pendant que les prières vont à Toutatis et Gaïa...

Tant de familiarités et surtout l'absence de prétention affichée ne sauraient dissimuler une grande dextérité dans l'organisation de la matière: parodie de procès-verbaux d'assemblée et de critiques littéraires (contre un certain «vieux schnoque»), extraits de journal intime, lettres, contes, chroniques.

Tout s'enroule et déboule ici, dans le meilleur tableau récemment paru d'une jeunesse à la pige. À lire, sans tarder. Pour savoir comment rient les filles.

## LOGIQUES

Un best-seller signé  
Denis Monette!Les Bouquets de Noces  
Denis Monette  
600 pages • 22,95 \$

«Denis Monette aborde dans cet ouvrage le mystère des sentiments sous toutes ses facettes. Emouvant!»  
M.-F. Tremblay Girardin  
Hebdo Vedettes

«Réaliste, le livre permettra à plusieurs de se reconnaître.»  
S. Drouin, *Le Journal de Montréal*  
«Best-seller de l'heure. Un romancier est né, un écrivain s'affirme.»  
Vedette Plus

«L'histoire de Victoire Desmeules saura plaire à un très large public.»  
Y. Boudreau, *Allô Vedettes*

Du  
même  
auteur:Les Parapluies du Diable  
338 pages • 16,95 \$

«Les Parapluies du Diable, c'est beau, c'est très beau. D'autant plus que Denis Monette a le don d'utiliser une langue efficace qui sait rendre particulièrement réaliste l'histoire et d'autant plus vivants les personnages. Un roman qui se dévore littéralement.»  
Pierre Salducci, *Le Devoir*

Au travail,  
pas de place  
pour les bébés!Ne prenez pas votre patron  
pour votre mère  
Brian DesRoches  
320 pages • 18,95 \$

«Le livre que tout patron doit offrir à ses employés, le livre que tout employé doit offrir à ses patrons!» *Le Journal d'Outremont*

Mon premier  
emploiMon premier emploi  
Camille Labrecque  
144 pages • 12,95 \$

«Pas facile de trouver un premier emploi. *Mon premier emploi* rendra service aux jeunes qui aimeraient bien, enfin, entrer sur le marché du travail eux aussi et bénéficier de leur part du gâteau.»  
La Presse

«Comme on ne confie pas sa carrière au hasard, l'ouvrage se veut un guide, un outil de première ligne qui éliminera les faux pas embarrassants.»  
G. Crevier *Le Journal de Montréal*

Les Éditions LOGIQUES  
Tél.: (514) 933-2225  
Fax: (514) 933-2182

L'ENTREVUE

faites connaissance  
avec une personne  
remarquable  
chaque lundi.

LE DEVOIR

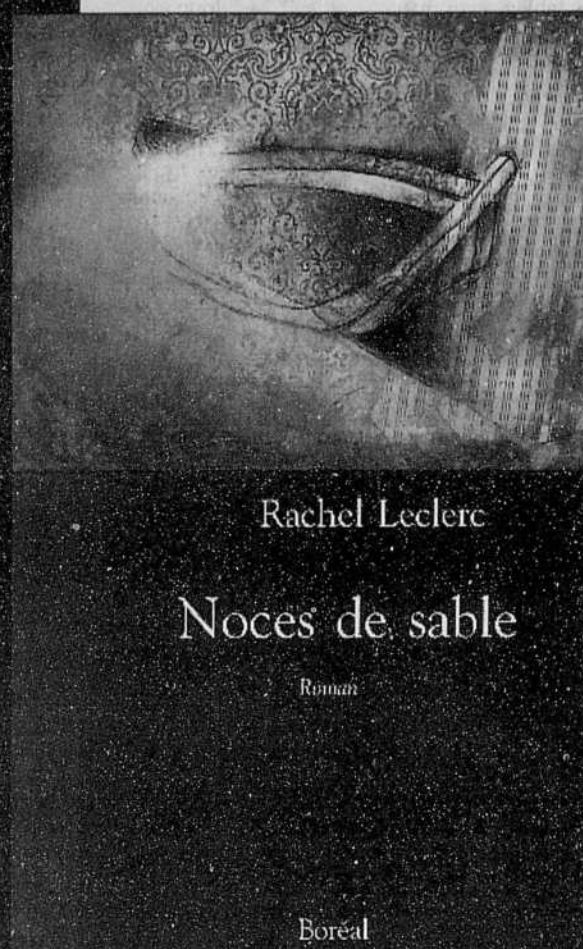
## Rachel Leclerc

La révolte d'un  
village opprimé  
dans un pays  
d'ombre et de  
lumière

«Ce que Rachel Leclerc réussit avec ce premier roman, c'est une fusion unique, rarissime, de l'histoire et de la poésie.»

Jean Fugère

Sous la couverture, SRC

Rachel Leclerc  
Noces de sable

Roman

Boréal

Boréal

Qui m'aime me lise.

224 pages • 19,95 \$

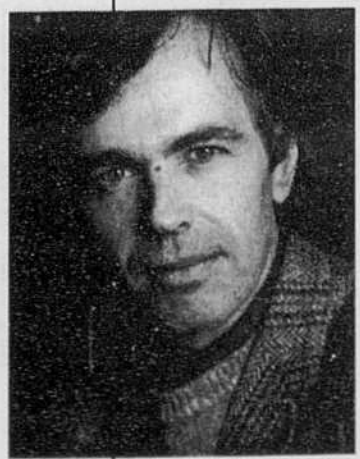
Libre Expression

## UNE SAGA INÉDITE

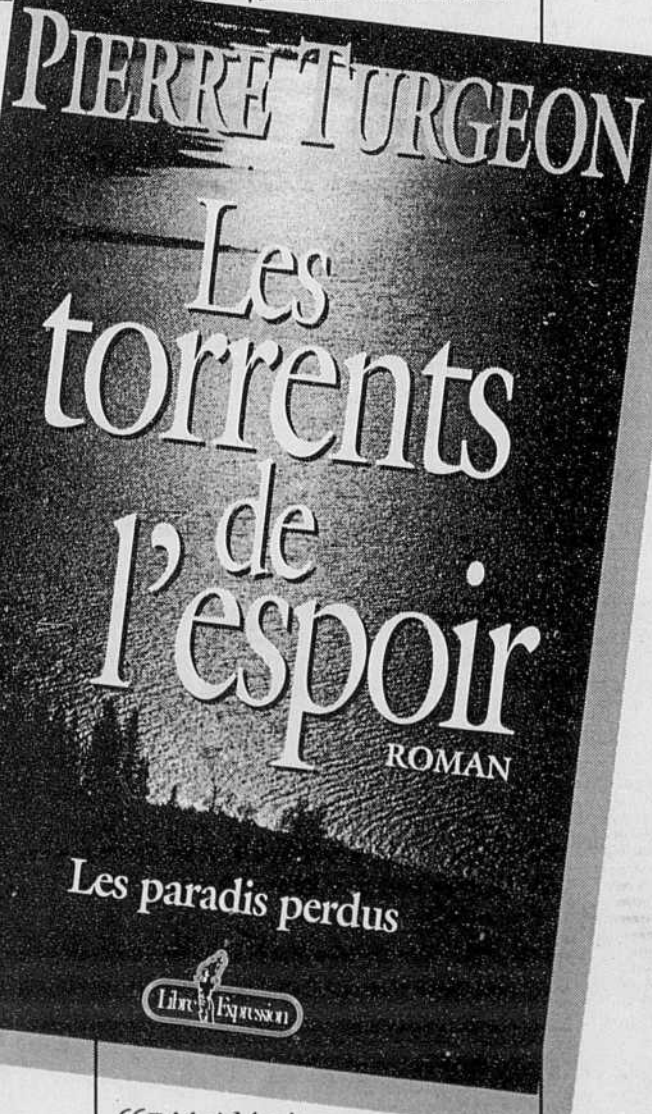
C'est un demi-siècle d'aventures, de passions et de dangers que le romancier PIERRE TURGEON raconte dans ce premier volet d'une grande fresque qui réveille les fascinants «pouvoirs d'eau».

Les torrents  
de l'espoir

ressuscitent un XIX<sup>e</sup> siècle fébrile. Celui de Pierre-Amédée Talbot, seigneur du Grand-Remous, sur la rivière Richelieu. Celui de l'Irlandais Mervynn



Montreal Gas and Light...



«D'épidémies de typhus en grandes inondations, de la rébellion de 1837 à la lutte des Québécois pour la nationalisation de l'électricité, Turgeon compte couvrir un siècle de notre jeune histoire qu'il compare à un véritable far-west.»

Louise Leduc, *Le Devoir*Les torrents de l'espoir  
391 pages, 24,95 \$

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

## BEST-SELLERS

boutique  
du livre

## ROMANS QUÉBÉCOIS

1. LA DÉMARCHE DU CRABE, Monique LaRue — éd. Boréal
2. LE FLEUVE, Jean O'Neill — éd. Libre Expression
3. MONSIEUR DE VOLTAIRE, Victor-Lévy Beaulieu — éd. Stanké
4. CHOSES CRUES, Lise Bissonnette — éd. Boréal

## ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. NATIONALISME ET DÉMOCRATIE, Jean-Pierre Daniennic — éd. Boréal
2. BASSE-VILLE, Robert Fleury — éd. La Liberté
3. LE DÉFI DES GÉNÉRATIONS, Grand'Maison/Baroni/Gauthier — éd. Fides

## ROMANS ÉTRANGERS

1. L'ENFANT DE LA BALLE, John Irving — éd. Seuil
2. PROVENCE TOUJOURS, Peter Mayle — éd. Nil
3. DE L'AMOUR ET AUTRES DÉMONS, Gabriel Garcia Marquez — éd. Grasset
4. L'ÎLE DES GAUCHERS, Alexandre Jardin — éd. Gallimard

## ESSAIS ÉTRANGERS

1. LE PASSÉ D'UNE ILLUSION, François Furet — éd. Robert Laffont
2. J'ACCUSE L'ÉCONOMIE TRIOMPHANTE, Albert Jacquard — éd. Calman-Lévy
3. TOUTE PERSONNE EST UNE HISTOIRE SACRÉE, Jean Vanier — éd. Plon

## LIVRE JEUNESSE

1. UN CRIME AUDACIEUX, Christine Brouillet — éd. La Courte Échelle

## LIVRES PRATIQUES

1. L'ART DE CONSERVER FRUITS ET LÉGUMES, Elisabeth Lambert — éd. Flammarion
2. GUIDE DES OISEAUX SAISON PAR SAISON, André Dion — éd. de l'Homme

## COUP DE CŒUR

1. LE MONDE DE SOPHIE, Jostein Gaarder — éd. Seuil

Place Sainte-Foy, 2450 boul. Laurier, Sainte-Foy, Qué., G1V 2L1 (418) 651-4935

## LIVRES

LITTÉRATURE CANADIENNE - ANGLAISE

## Parfum de violette et cotillons

THE PIANO MAN'S DAUGHTER  
Timothy Findley,  
HarperCollins, 461 pages

Charlie ne sait pas qui est son père. Il a beau demander à sa mère, elle n'arrive pas à s'en souvenir, la pauvre. C'est que la très belle, rieuse, fantasque, affectueuse, révoltée Lily Kilworth est également assez piquée. En fait, elle est carrément folle. Épileptique — ce qui supposait, au début de ce siècle, d'avoir à subir de sévères brimades —, elle est sujette également à des crises d'autisme, avec tendance pyromane, à des fugues effrénées, des absences, pendant lesquelles la beauté des hommes lui devient subitement moins... résistible.

Bref, exactement le genre de personnage, juste assez dingo, juste assez nympho, avec grands effets de longs cheveux ondulés et de mousseline mauve, pour lequel les actrices hollywoodiennes comme Andy McDowell seraient capables de griffer.

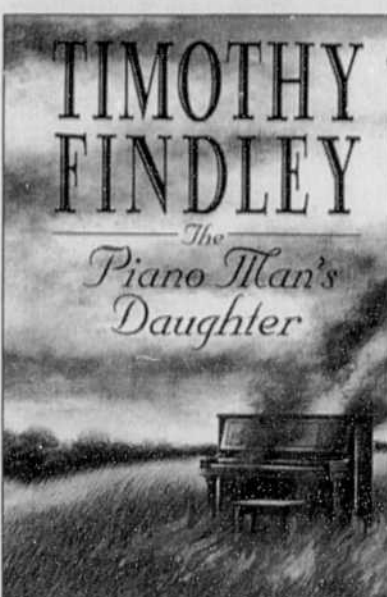
À la veille de la Deuxième Guerre mondiale, donc, Charlie remonte le cours de son histoire, de sa lignée, pour trouver la clé de l'énigme. Le livre sera sa longue et lente reconstitution des faits, depuis la brève rencontre de sa grand-mère avec un démonstrateur de piano et la naissance de Lily qui en résulte, jusqu'à l'intermède de ladite Lily, un demi-siècle plus tard.

La longue saga familiale commence à l'ère victorienne, dans une riche ferme ontarienne, traverse l'enfance ravagée de Lily et la montée de sa folie (elle suit la même courbe ascendante que la fortune du nouvel époux de sa

mère, son méchant «parâtre», qui l'enferme parfois au grenier, dans leur snob demeure torontoise). Puis on traverse une autre enfance ravagée, celle de Charlie lui-même, gagnée par la panique qui vient avec la lourde tâche d'avoir à veiller, tout seul et trop jeune, sur une maman adorable mais délirante. Le tout accompagné d'oncles, de neveux, d'amis, de cuisinières et de jardiniers, falots ou sombres, alcooliques ou rieurs, dans une Toronto corsetée par les convenances.

Loin de moi la niaise intention de déboulonner les idoles de la littérature canadienne-anglaise. Moi, j'aime bien les idoles, surtout en littérature. Avec ses sept romans, dont *Headhunter*, gros succès de l'année dernière, Timothy Findley en est une aux yeux de beaucoup de monde. Et *The Piano Man's Daughter* est le travail d'un romancier de grand métier. Sa quête de Charlie Kilworth, surtout, recollage de photos déchirées, de souvenirs épars, sur un air de triste mélodie, a quelque chose de convaincant, de touchant.

Mais, mais, mais... c'est plus fort que moi. *The Piano Man's Daughter* me fait penser à de ces boutiques qu'affectionnent particulièrement les anglophones et qu'on trouve nombreuses dans les Cantons-de-l'Est, disons à North Hatley ou à Knowlton. Eboulis de cretonnes fleuries, débordements de froufrous de toutes sortes où les chauffeuses à théière gaufrees disputent chèrement leur place aux services de dessous de plat façon Fortnum & Mason. Ça et là, des pot-pourris empoissés exhalent leur parfum de fleurs sèches.



Partout, sur les napperons, les tasses, les chapeaux de paille, les cartes de souhaits à l'aquarelle, ce n'est qu'une floraison d'imprimés victoriens... tous plus «reconstitués», tous plus faux vieux les uns que les autres. On flâne, on fouine bien volontiers, dans ces charmants et fort agréables commerces. Mais il n'y a que les fillettes de onze ans et les touristes du Texas ou de Trifouilly-les-Gonnesses pour acheter là un petit quelque chose.

Contrairement aux apparences, la reine Victoria n'a jamais fait d'impromptus à Knowlton et contrairement aux apparences, les sœurs Brontë n'ont jamais hurlé à la lune dans les campagnes ontariennes.

Il y a du Crabtree & Evelyn (la chaîne de produits de bain), du *Anne aux pignons verts* dans ce roman pourtant ambitieux, qui se voudrait une inquiétante descente aux enfers,

dans les bas-fonds de la démence. Par éclairs, même, on a la fugace impression de flirter avec de l'Harlequin. Je pense notamment à cette scène d'amour au clair de lune entre la mère de Lily et son beau pianiste.

Le tout est bien construit, bien ficelé, généreux, et je prédis d'ailleurs à ce roman beaucoup de succès. Mais tout au long de la lecture, je n'ai pas pu me défendre d'un certain sentiment flottant d'à-quoi-bon. Je n'ai pas senti cette nécessité qui vous empoigne dès les premières pages d'un livre dont la littérature et son auteur n'auraient pu se passer. Comme par exemple dès les premières lignes de *The Wars* (disponible au Serpent à Plumes, sous le titre *Guerres*), le troisième roman de Findley qui brûle d'un feu étrange, autrement plus dévastateur.

Pourtant, ironie du sort, Findley reprend ici des obsessions bien personnelles et puise, de son propre aveu, dans l'histoire de sa famille, notamment de sa mère.

C'est peut-être à cause des motifs, alors, usés, trop usés: la famille prospère et son mouton noir, la fidèle cuisinière qui fait de son métier un art, le jeune homme angélique qui a le don du chant et meurt tragiquement trop jeune, et blablabla. Et puis, il y a vraiment beaucoup de folles aux greniers, dans la littérature anglaise, depuis *Jane Eyre* jusqu'à, même, le frère monstrueux d'*Un homme remarquable* de Robertson Davies. «There is a skeleton in the cupboard», disent les Anglais (il y a un squelette dans le placard, autrement dit, anguille sous roche). Mais dans les armoires de Findley, on dirait qu'avec les années, les sachets de violette et de lavande ont pris la place des squelettes.

## Le monde de la sophilosophie

LE MONDE DE SOPHIE  
Roman sur l'histoire de la philosophie. Jostein Gaarder  
Traduit et adapté du norvégien par Hélène Hervieu et  
Martine Laffont. Éditions du Seuil, 557 pagesSTÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Qu'est-ce que la philosophie? Un mot. Mais encore? Citons ceci: «La philosophie est cette pensée avec laquelle on ne peut essentiellement rien entreprendre et à propos de laquelle les servantes ne peuvent s'empêcher de rire.»

Cette définition rigolote est de Martin Heidegger, pourtant le plus obscur et le moins comique des philosophes du siècle. À vrai dire, elle ne convient pas du tout au *Monde de Sophie* de Jostein Gaarder. Parce qu'avec ce «roman sur l'histoire de la philosophie» (dit le sous-titre), le Norvégien entreprend le plus osé, prouve que les soubrettes, les jeunes filles de 14 ans et en fait des millions de lecteurs de 12 à 72 ans à travers le monde peuvent prendre la philosophie au sérieux, pourvu qu'on la leur présente sous un jour moderne et digeste.

*Le Monde de Sophie* est le troisième roman de Jostein Gaarder mais son premier ouvrage consacré internationalement. Le pavé d'un demi-millier de pages est maintenant traduit dans plus de vingt langues. Le tirage a déjà presque passé le cap du million d'exemplaires en Allemagne, le *fatherland* de la philosophie moderne.

Un phénomène de masse, c'est ça. Mais il y a aussi là le signe d'un besoin auquel répond parfaitement Gaarder — et quelques autres avec moins de bonheur, comme André Comte-Sponville et son *Petit Traité des grandes vertus*, paru récemment aux PUF. «Quand tout devient plus rapide, plus efficace, on prise une forme de réflexion qui fournit des outils mais n'impose pas de dogme et offre des chemins multiples sans prescrire aucun itinéraire», notait récemment *Le Monde* dans un article sur la philosophie qui «descend dans la rue».

L'idée de base du best-seller intelligent de Gaarder est tellement simple qu'on se demande comment diable il se fait que personne n'y ait pensé avant. Un jour de mai, Sophie Amundsen rentre de l'école, arrive chez elle, au 3, allée des Trèfles, ouvre la boîte aux lettres et y trouve un petit mot qui lui est adressé: «Qui es-tu?», lui demande un mystérieux correspondant. Une seconde arrive bientôt: «D'où vient le monde?». Puis une autre qui pose une dernière vertigineuse question dont les réponses riches et multiples tiendront dans les centaines de pages suivantes: «Qu'est-ce que la philosophie?»

Au bout du compte, le roman d'initiation compose une sorte de manuel déguisé mais très bien ficelé sur les grands esprits du monde, d'Aristote à Zénon, des présocratiques aux post-hégéliens. En fait, il n'est pas seulement question de philo. Ce livre encyclopédique constitue rien de moins qu'un résumé des grands courants intellectuels de l'Occident comme le prouve ce tour de force d'une quinzaine de pages intitulé «Deux cultures» (chapitre 14) sur Jésus de Nazareth et le choc des cultures indo-européenne et sémitique.

On n'est pas surpris d'apprendre que Jostein Gaarder enseigne la philo et l'histoire des idées. En lisant ses synthèses, on rêve d'envoyer ses enfants en Norvège ou de s'y rendre soi-même pour s'abreuver directement à cette source pédagogique audacieuse et créative, qui permet à Sophie (et aux lecteurs) de comprendre Démocrite avec des briques Lego, de croquer le petit chaperon rouge près de la maison de Kant et de s'initier au b.a.-ba du freudisme avec une délicate histoire de mille-pattes. Une et même plusieurs intrigues parallèles se greffent à ces cours magistraux, des récits sont introduits dans le récit, mais finalement l'essentiel, le plus sympathique et le plus amusant du roman, se retrouve dans les pages didactiques, philosophiques et non romancées (d'ailleurs en caractères gras).

Ceci dit, on peut bien faire quelques reproches au maître venu du froid pour nous décongeler le cerveau. D'abord quelques oublis (Nietzsche, Wittgenstein ou Arendt, alors que Anthistène et Welhaven ont droit à des mentions) et des effleurements tout autant impardonnables (Voltaire et Russel, par exemple). Et puis, de façon plus large, on peut critiquer les fondements mêmes de cette histoire de la philosophie, où tout ce passe souvent comme si les penseurs venaient tour à tour occuper une place déjà réservée sur le schéma préalable des philosophies possibles. Rien de téléologique, plutôt un manque du côté de la mise en contexte sociologique, pour expliquer un peu l'évolution proposée par autre chose qu'une «lutte suprême pour la tyrannie de l'esprit» comme l'aurait dit Nietzsche.

Des détails. On sort de ce roman convaincu comme Sophie que la philosophie est fort utile dans une monde hyperactif où tout n'est que fonctionnement, pose de sérieuses questions dans un univers en panne de vérités raisonnables. Et tant pis pour M. Heidegger, encore une fois...



## POÉSIE

## Convier au repas

LE CORPS PAIN, L'ÂME VIN  
Pierre Ouellet/Christine Palmieri, Montréal, Éditions du Noroît, «collection écritures/ratures», 1995.

DAVID CANTIN

*Le Corps pain, l'Âme vin* est issue d'une rencontre où se développe une expérience, à la fois, visuelle et verbale. Les textes proviennent d'une «lecture poétique» d'œuvres de Christine Palmieri, entre autres du tableau *La Cène renaissante en ses ruines* (inspiré du chef-d'œuvre de Léonard de Vinci), alors que les dessins proposent une «lecture plastique», faite par cet artiste, des poèmes de Pierre Ouellet. Ainsi, ce projet s'organise autour d'une réflexion qui met en perspective le célèbre «repas mystique (de la Cène) où la consommation de l'âme dans la consommation du corps constitue la trame d'une véritable communion des sens». Cette vision contemporaine du mythe de l'Eucharistie (le Christ montrant le pain et le vin) entraîne un échange d'ordre affectif et spirituel, en continuité avec la recherche très singulière de ses créateurs.

Dans ses 33 poèmes + 1 (reproduit sur papier calqué au tout début), Pierre Ouellet prolonge le travail d'écriture qu'il avait entamé dans *Vita Chiara villa oscura* (Le Noroît, 1994). Amplifiant l'utilisation de la rime, les formes brèves (le vers tout comme la strophe) dévoilent un art poétique fait de contrastes et de variations, cette fois, autour des mots corps, pain, âme et vin. Dès la première phrase, une violence verbale, très saccadée, s'imprègne brusquement: «Je romps le temps/ une part pour toi/ une part pour moi/ sèche, l'éternité/ s'émiette/ entre mes doigts/ le corps de la durée/ ne se partage pas:/ de l'eau qui coule/ d'entre les mains/ jointes/ mémoire renversée/

elles ne retiennent plus rien/ que la prière/ retenue-là de s'envoler...». Aussitôt, la pensée du poème implique un échange constant entre certaines préoccupations philosophiques, tel la consommation de l'âme et du corps, et la recherche visuelle qu'explorent les dessins de Christine Palmieri. En accord avec les mimiques expressives des personnages de *La Cène*, cette œuvre verbale fait appel à un contenu dramatique articulé autour des gestes sacrés, des regards stupéfaits. Le poème utilise les réactions émotionnelles de chacun des disciples, de l'angoisse à l'indignation, pour peindre ces «mouvements de l'âme» reliés aux débats intérieurs: «je vois de l'âme/ partout:/ des pains qui pleuvent/ une manne/ et le sang neige: vin d'air/ je sais/ que tu maquilles/ le temps en manne/ le monde/ en ce miracle: être/ et le parâtre/ boire, manger/ dans la même main:/ dieu mort (...). Il est fascinant de voir comment l'excès impulsif s'anime d'une façon naturelle, à l'image de l'harmonie calculée du tableau dont il s'inspire.

Les toiles de Christine Palmieri questionnent la représentation du corps humain. De nombreux détails contenus dans ces écorchés transcendent l'aspect purement anatomique, en dévoilant une expérience aiguë de l'émotion humaine. Les

muscles, le sang, la chair, les os sont autant de signes où se manifestent les étapes de vie et de mort. La mise en page attentive permet aux dessins de commenter l'écrit, tout comme ces poèmes transforment la perception de l'objet d'art: «tu peins le corps/ à la sanguine: l'âme/ liquéfiée/ sans gris/ qui te colore l'œil (...). Ces démarches s'imprègnent l'une dans l'autre, grâce à un travail éditorial qui ne laisse rien au hasard; des différents supports-papiers jusqu'à la disposition des mots sur la page. De plus, l'élément tragique vient s'insérer dans l'imaginaire du poète qui utilise ces traits et ces répliques, comme une deuxième parole.

Avec *Le corps pain, l'âme vin*, Pierre Ouellet démontre, une fois de plus, que son écriture séduit, grâce à ce vœu constant de justesse lyrique face au «travail de la pensée»: «l'abîme du monde/ sous son assiette/ — la vie dévore/ jusqu'au vertige/ la faim le creuse/ au fond des corps/ en forme de coeurs-vides/ de l'intérieur/ où mouler l'âme — et le malheur...». D'une rare concision, je crois que ce dialogue entre l'écrivain et l'artiste engendre un souffle nouveau, marquant désormais un autre temps fort, dans une œuvre poétique qui en compte déjà plusieurs.

Anne-Marie Sicotte

Gratien Gélinas

La Ferveur et le Doute

333 pages  
24,95 \$

Cette première partie de la biographie de Gratien Gélinas raconte avec une rare intensité le combat du

créateur du personnage de Fridolin, un homme s'étant battu toute sa vie avec l'angoisse, le silence et la honte.

ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

Donald G. Lenihan  
Gordon Robertson  
Roger TasséCanada :  
La voie médiane

Trois spécialistes examinent les assises de notre fédération afin de déceler les espaces de compromis encore possibles.

La voie médiane, ou la recherche d'un terrain d'entente.

194 pages  
19,95 \$

ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

## LIVRES

## Prix du livre M. Christie: deux nominations pour Dominique Demers

## LE DEVOIR

Les noms des finalistes du sixième prix du Livre M. Christie ont été dévoilés la semaine dernière. Ce concours littéraire national qui récompense l'excellence en littérature jeunesse décernera un total de 45 000 \$ en bourses, ce qui en fait le

programme le plus primé au Canada. Cette année, 24 finalistes ont été retenus dans six catégories, soit trois dans chaque langue: meilleur livre pour les sept ans et moins, meilleur livre pour les 8 à 11 ans, meilleur livre pour les 12 ans et plus. Plus de 250 livres avaient été soumis au concours.

Dominique Demers est en nomination dans deux catégories: 8 à 11 ans pour *La Nouvelle Maitresse et Ils dansent dans la tempête*, dans la catégorie 12 ans et plus. Les autres finalistes francophones sont Rémy Simard (*Mon chien est un éléphant*), Nicole Nadeau (*Caillou-Non, j'ai dit non* et *Le Cauchemar*), Dorothy Roy,

*Un prof extra*), Michel Luppens et Cécile Gagnon (*Proverbes et animaux 1 et 2*) pour la catégorie sept ans et moins; Denis Côté (*Le Parc aux sortilèges*), Pierre Desrochers (*Xavier et ses pères*), Jasmine Dubé (*Fais un vœu Nazaire*); enfin, Raymond Laplante (*L'Etoile a pleuré rouge*), Reynald Cantin (*La Lecture du*

*diable*) et Marc Laberge (*Destins*) seront dans la course des livres pour les douze ans et moins.

Les finalistes des catégories française et anglaise ont été sélectionnés par deux jurys, l'un francophone et l'autre anglophone, réunissant des professionnels reconnus en alphabétisation, littérature

jeunesse et illustration. Louis Dubé, directeur général des librairies Champigny, a présidé le jury francophone et Judy Sarrick, du Children's Book Store de Toronto, son pendant anglophone. Les grands gagnants seront connus le 18 mai lors d'une cérémonie qui se tiendra à Toronto.

## Champigny

**CIBL-101,5 FM**  
en direct du 4380 St-Denis  
Les petits bonheurs d'occasion  
tous les samedis, de 12h à 13h  
en entrevue cette semaine:  
• Michel Trudeau  
• Richard Langlois

**LA COMPLAINTE DES CHASSEURS DE PHOQUES**  
Ed. Les Intouchables  
17,90 **14,95**

**zunik le dragon**  
12 **la grande aventure**  
COLLECTION ALBUMS (58 TITRES)  
la courte échelle  
4,95 ch. **3,95 ch.**

**Plaisirs d'été**  
12 **la grande aventure**  
COLLECTION ALBUMS (58 TITRES)  
la courte échelle  
4,95 ch. **3,95 ch.**

**OLIVIER NE SAIT PAS**  
ADOLPH WISSE MICHAËL TANNICHIOS

**Sophie part en voyage**  
Louise Labrecq  
Le monsieur qui se prenait pour l'hiver  
Marie-Françoise Hébert  
**Une maison dans la baleine**  
la courte échelle  
7,95 ch. **5,95 ch.**

**LES PRINCES NE SONT PAS TOUS CHARMANTS**  
Sylvie Desrosiers  
Christine Brouillet  
**MYSTÈRES DE CHINE**  
la courte échelle  
7,95 ch. **5,95 ch.**

**LA TRAHISON DU VAMPIRE**  
Denis Côté  
la courte échelle  
7,95 ch. **5,95 ch.**

**Mourir sur fond blanc**  
Guy Lavigne  
Un vent de liberté  
Marie-Danièle Groulx  
la courte échelle  
7,95 ch. **5,95 ch.**

**Le Collectionneur**  
Christine Brouillet  
la courte échelle  
14,95 ch. **11,95 ch.**

**Le cirque bleu**  
Jacques Savoy  
la courte échelle  
14,95 ch. **11,95 ch.**

**UN PLAN SIMPLE**  
• L'AMOUR LA MORT  
Ed. Albin Michel  
26,95 ch. **22,95 ch.**

**INTERACTIVE PICTURES II in 3D!**  
TOMES I ET II  
Ed. Taschen  
14,95 ch. **11,95 ch.**

**OUTILS ET TECHNIQUES DU BRICOLEUR**  
REPERTOIRE ILLUSTRÉ DES OUTILS ET DES MATÉRIAUX CANADIENS  
COMMENT RÉUSSIR TOUTS VOS TRAVAUX DE BRICOLAGE  
Sélection du Reader's Digest  
**NOUVEAU MANUEL COMPLET DU BRICOLAGE**  
• NOUVEAU MANUEL COMPLET DU BRICOLAGE  
• OUTILS ET TECHNIQUES DU BRICOLEUR  
Sélection du Reader's Digest  
39,95 ch. **33,95 ch.**

**AMÉNAGEZ VOTRE JARDIN**  
Sélection du Reader's Digest  
34,95 **29,95**

**FLEURS ET PLANTES AU FIL DES SAISONS**  
Ed. Hurtubise/HMH  
32,50 **27,95**

**UN JARDIN AQUATIQUE AU QUÉBEC**  
Ed. Trécaré  
29,95 **24,95**

**COFFRET LE GOLF, 2 VOLUMES**  
Ed. Flammarion  
49,95 **39,95**

**LA BIBLE PC, 5<sup>e</sup> éd.**  
Ed. Micro Application  
84,95 **69,95**

**LE NOUVEAU JARDINIER**  
Ed. Phidal  
29,95 **24,95**

**LE GUIDE DU JARDIN FACILE**  
Ed. S.A.E.P.  
39,95 **33,95**

**LES TORRENTS DE L'ESPOIR**  
Ed. Libre Expression  
24,95 **19,95**

**LES BESOINS ET LES DÉFIS DES ENFANTS DE 6 À 12 ANS**  
Ed. Héritage  
29,95 **23,95**

**LES GRANDS BESOINS DES TOUT-PETITS**  
Ed. Héritage  
27,95 **21,95**

**Au matin de notre histoire**  
Souvenirs de nos ancêtres  
Guy Giguère  
• AU MATIN DE NOTRE HISTOIRE  
Ed. Anne Sigier  
49,95 **41,95**

• D'UN PAYS À L'AUTRE  
Ed. Anne Sigier  
29,95 **24,95**

**LECTURE EN FÊTE**  
COLL. CARROUSEL (4 TITRES)  
Ed. Héritage  
6,95 ch. **5,95 ch.**

**Gratien Gélinas**  
La Ferveur et le Doute  
Ed. Québec/Amérique  
24,95 **19,95**

**la troisième main**  
MARGARET ATWOOD  
Ed. Pleine Lune  
17,95 **14,95**

**GRILLADES ET BARBECUES**  
Ed. Héritage  
14,95 ch. **11,95 ch.**

**LA VIE EST PLUS BELLE AU THÉÂTRE!**  
Pour en savoir davantage sur la saison 1995-96 du TNM, venez rencontrer Lorraine Pintal, accompagnée de plusieurs artistes de la prochaine saison, le samedi 6 mai, de 14h à 16h  
Tirage de 4 abonnements!  
THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE • SAISON 1995-1996

Prix en vigueur du 4 au 14 mai 1995

4380 St-Denis, Montréal (514) 844-2587



Mont-Royal

CARREFOUR ANGRIGNON

365-4432

MAIL CHAMPLAIN

465-2242

CENTRE LAVAL

688-5422

371 LAURIER OUEST

277-9912

## LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Les héros récidivent

NOUVEAUX CONTES DU CHAT GRIS  
Texte de Jean-Pierre Davidts  
Illustrations de Jacques Laplante  
Boréal junior, 132 pages

LE CERCUEIL DE KLONK  
Texte de François Gravel  
Illustrations de Pierre Pratt  
Québec/Amérique, coll. Bilbo, 124 pages

L'ÎLE AU GÉANT  
Texte de Charlotte Gingras  
Illustrations de Geneviève Côté  
Québec/Amérique, coll. Bilbo, 128 pages

LA TRAHISON DU VAMPIRE  
Texte de Denis Côté  
Illustrations de Stéphane Poulin  
La courte échelle, coll. Roman jeunesse, 92 pages

GISÈLE DESROCHES

Les auteurs jeunesse entretiennent fréquemment des héros qu'ils font revivre d'un roman à l'autre développant parfois de volumineuses séries. Les jeunes manifestent en effet une fidélité étonnante aux héros qu'ils préfèrent. «Ils prennent plaisir à collectionner des univers romanesques... un peu comme ils aiment amasser des macarons des autographes... ou des timbres.» (1) Ce printemps, quatre auteurs récidivent de la sorte pour le plus grand bonheur de leurs admirateurs.

C'est le cas de Klonk, qui en est à sa troisième parution et qui vaut à son auteur, François Gravel, une collection de prix et de mentions (*Klonk ou comment se débarrasser des adolescents*, *Lance et Klonk* et *Le Cercueil de Klonk*). Ce personnage mystérieux ne fait décidément rien comme tout le monde. A-t-il vraiment décidé, comme s'en doute son ami, de mourir juste un peu, rien que pour tenter l'expérience, pour aller voir de l'autre côté de l'ombre? Serait-il assez fou pour faire une chose pareille? Le narrateur se répand en conjectures folles et tente de comprendre la situation en refaisant le raisonne-

Denis Côté

## LA TRAHISON DU VAMPIRE



la courte échelle

Roman Jeunesse



ment de Klonk. Que veut cet étrange chat noir? Pourquoi des cercueils? Le lecteur intrigué a bien sa petite idée, mais le récit bifurque de surprises en surprises. La discussion sur la mort est abordée avec juste assez de tact pour déridier l'imagination et juste assez d'humour pour taquiner l'intérêt des lecteurs. Les illustrations de Pierre Pratt ajoutent une ambiance du tonnerre à ce policier délirant.

Autre thriller, *La Trahison du vampire* répond à l'engouement des jeunes pour les histoires d'épouvante. Red Lerouge, ce vampire abstrait de *La Nuit du vampire*, musicien de «heavy métal», en est à sa deuxième apparition. Il est venu cette fois, avec sa bande, donner un spectacle à Québec. Mais pourquoi demeure-t-il introuvable? On rapporte un cambriolage suspect à la Croix-Rouge, des cadavres de bêtes mordues au cou et vidées de leur sang. On signale la présence d'un individu louche dont la description correspondra à celle de Red. Maxime n'arrive pas à y croire. Pour retrouver son ami, il décide d'affronter la nuit. Ce sera la pire nuit de sa vie. Il aura affaire à tous les clichés de l'horrible, cachot aux murs visqueux, fuite sans fin le long de corridors obscurs, araignées géantes, rats affamés, personnages aux yeux injectés de sang, etc... La tension se maintient du début à la fin, les rebondissements se succèdent sans laisser au lecteur le temps de respirer. Mais ce qui rend surtout l'histoire attachante, c'est le côté humain que l'auteur développe: le personnage de Maxime est consistant. D'une aventure à l'autre, (il en est à sa sixième aventure) il se fait narrateur et partage sans réticence ses peurs et ses pensées. Il tente tant bien que mal de sauvegarder l'image de Red au nom de l'amitié, il peut

compter sur le réconfort de la relation avec son père. Le thriller de Côté n'est pas seulement délicieusement inquiétant, il est également nourrissant.

Aurélien en est à sa seconde apparition. Dans *Les Chats d'Aurélien*, sa mère consentait enfin à lui procurer ce chat tant désiré. Dans *L'Île au Géant*, mère et fille viennent maintenant passer quelques jours de vacances sur cette île isolée. Si la mère aspire au calme, la fille mise tout sur son chat. Andalou, son seul ami, qui dès leur arrivée, se laisse surprendre par l'orage dans cette forêt inconnue et pleine de dangers. Désobéissant à sa mère, Aurélien part à sa recherche. Mine de rien, le roman aborde un aspect difficile de la relation mère/fille: l'étouffement, enfermement au nom de l'amour, attitude qu'Aurélien est prêt à reproduire avec son chat. «Il n'a que moi, il est si petit!», comme sa mère

qui a peur de la liberté de sa fille, qui refuse de la laisser sortir sans elle. Aurélien accable son chat de reproches parce qu'il s'est sauvé ou qu'il chasse les oiseaux. L'univers d'Aurélien est intense, foisonnant d'images, vaguement triste et poétique. La mère n'est pas toujours idéale, elle a parfois des paroles blessantes, et pourtant lorsqu'elle retrouvera Aurélien au terme de cette nuit passée dans la forêt, elle manifera largement son amour. Soulignons le beau passage où le géant de l'île répond aux appels de détresse de la petite fille en guidant ses pas. Les illustrations de Geneviève Côté sont fraîches et portent bien les différentes émotions rencontrées. Un roman émouvant, tout en nuances, qui propose une jolie finale où chacun s'élève à sa manière au-dessus de «tout ça».

Autre histoire de chat, celle-ci adopte résolument l'imaginaire comme terrain de chasse. «Il y a de cela très très longtemps, avant que l'homme ne se soit approprié la terre, les animaux vivaient comme une grande famille: tous végétariens!» C'est Balthazar qui le dit. Ce chat gris tout à fait sympathique et vaguement philosophe en connaît un bout sur la question. Dans les *Nouveaux contes du chat gris*, *Les Contes du chat gris* est présentement finaliste au Prix Desjardins de la relève), il raconte pour le bénéfice de son jeune maître Nicolas, trois nouvelles histoires merveilleuses, à la morale aléatoire et réjouissante. Si Nicolas n'est pas toujours dupe, il succombe, tout comme le lecteur, au bonheur de ces contes exquis, à l'humour discret: le conte de Popaul l'hippopotame qui voulait devenir une libellule, celui de l'ail Baba et du haricot voleur et celui d'Arielle, la girafe aux mille et un mensonges. La finesse de l'écriture de Jean-Pierre Davidts, la richesse du vocabulaire et la tendre complicité de Balthazar qui revient entre chaque conte, ne se démentent pas d'un récit à l'autre, garantissant l'enchantement. Une expérience de lecture pleinement satisfaisante, qui conquiert chacun, bien au-delà du public visé des huit/11 ans. Les héros s'entêtent, persistent et signent, récidivent. Collectionneur des héros? Pourquoi pas?

(1) Dominique Demers, Les héros sériel dans la littérature jeunesse québécoise, in *Pour que vive la lecture*, ASTED 1994

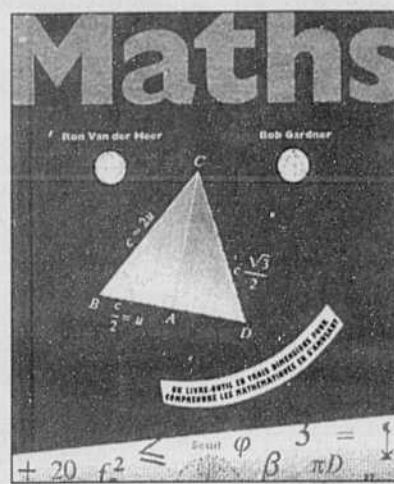
VITRINE DU LIVRE JEUNESSE

## Sus aux méchants!

CAROLE TREMBLAY

LE LIVRE DE TOUS LES MÉCHANTS  
Korky Paul et Michel Piquemal, Éditions Milan, Toulouse

Chaque année, pour la pleine lune de décembre, l'Ogre invite tous les méchants du monde entier à une grande fête. En cette sombre nuit, sorcières, géants, vampires et monstres en tout genre se bousculent à la porte de son sinistre château. Luti, un gentil et minuscule lutin que personne n'a invité, s'immisce dans cette super boum, tapi entre les poils hérissés du crâne de King Kong. Après nous avoir révélé de quelles horreurs se divertissent les personnages qui peuplent les cauchemars des enfants, Luti nous raconte comment, grâce à son talisman, il réussit à échapper aux griffes des monstres, pour finalement les enfermer tous autant qu'ils sont dans *Le livre de tous les méchants*. Un bon conseil: pour éviter qu'ils ne s'échappent et reviennent troubler le sommeil des petits, il ne faut pas oublier de nouer le ruban rouge qui relie les couvertures de cet album horriblement sympathique.



MATHS

UN LIVRE-OUTIL EN TROIS DIMENSIONS  
POUR COMPRENDRE LES MATHÉMATIQUES  
EN S'AMUSANT

Ron Van der Meer et Bob Gardner,  
Seuil, Paris

La chose se présente comme «un livre sérieux pour jouer avec les mathématiques». Chacune des quelque treize pages de ce gros bouquin vous en met plein la vue. Non seulement à cause de ses gadgets et de sa présentation graphique, mais aussi par la densité de la matière dispensée. On passe des notions de base de l'arithmétique au calcul différentiel, de la trigonométrie à la résolution d'équations, aidé en cela par des objets en trois dimensions, des graphiques qui bougent et se transforment et des lunettes d'animation. Les explications qui accompagnent tout cet attirail sont simples et claires. On trouve, en annexe, des jeux et un glossaire. Un objet fascinant pour qui aime les mathématiques. Qui sait, une façon inespérée d'apprivoiser les rébarbatifs. À la condition qu'ils veulent y mettre le prix. (79.95 \$)

FAMINE: L'ARME DES TYRANS  
Muriel Perrin, collection l'accuse...!  
Syros, Paris, 134 pages

Reprenant le cri lancé par Zola, Ren 1898, dans la presse parisienne lors de l'affaire Dreyfus, la collection l'accuse, de Syros, entend faire «la lumière au nom de l'Humanité» sur toutes «les barbaries, les crimes, les injustices, perpétrés par des hommes contre des hommes d'aujourd'hui». Beau programme qui pourrait cependant faire craindre le pire à ceux qui ont rangé leur *Capital* depuis des

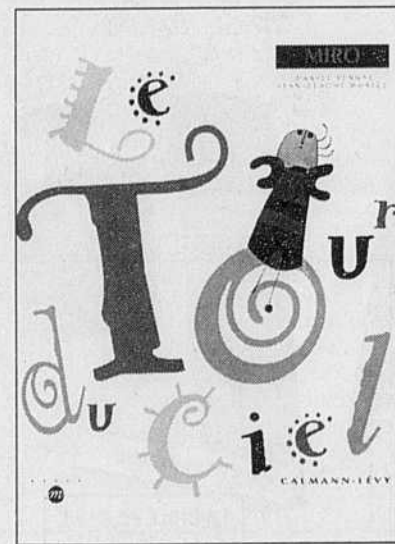


lustres et sont restés allergiques aux bannières et aux slogans. La famine, l'arme des tyrans, le cinquième titre de cette collection relève le défi avec élégance. L'ouvrage relate deux cas de famines «politiques» de l'histoire contemporaine: celle d'Ukraine, en 1933 et celle, toute récente, du Kosovo, au sud de l'ex-Yougoslavie, en 1993. Évitant à la fois le piège de la dénonciation simpliste et celui du sensationnalisme, l'auteur livre un récit touchant, tout en finesse, qui saura intéresser les adolescents sensibles aux questions de justice sociale. Basés sur des entretiens avec les survivants, les personnages présentés sont humains et crédibles. Un document d'histoire qui fait la part belle à la littérature.

LA TOUR DU CIEL

Daniel Pennac, Illustrations de Juan Miró, La petite collection, Calmann-Lévy, Réunion des musées nationaux, Paris

Contrairement à ce qu'on peut lire sur la page de garde, *La Tour du ciel* n'est pas un texte de Pennac illustré par Miró, mais plutôt son exact opposé: un récit que l'auteur de *La Fée carabine* superpose à douze tableaux du peintre catalan. Le résultat est assez réussi, il faut en convenir. La sensibilité poétique de l'auteur se marie avec bonheur à la douce folie du peintre espagnol. Le délire onirique d'une petite fille sous anesthésie générale sert de prétexte à ce voyage dans l'univers des formes et des couleurs. La fillette raconte à son papa chéri le rêve étrange et merveilleux qu'elle a fait le jour où elle a été opérée de l'appendicite. Il faut scruter chacune des illustrations pour découvrir les personnages et les objets qui nous sont présentés. La petite collection compte sept autres titres sur, entre autres, des tableaux de Picasso, Bruegel et Renoir. Une façon agréable de plonger au cœur des toiles et en savourer toute la poésie.



## D'anorexie et d'amitié

COMME UNE PEAU DE CHAGRIN  
Sonia Sarfati  
La courte échelle  
151 pages

LOUISE LEDUC

«As-tu mangé, ce midi?» «Qu'as-tu mangé?» «Il me semble que t'as mangé, non?» Si nombre d'adolescentes subissent régulièrement pareil interrogatoire, c'est que leurs parents craignent qu'une grosse bi-botte nommée anorexie ne viennent faire disparaître le corps de leur petite chérie. Sonia Sarfati en a vu de ces filles fondre comme neige au soleil et s'en est inspiré pour écrire *Comme une peau de chagrin*, son premier livre créé à l'intention des adolescentes.

De prime abord, ce dernier-né des éditions La courte échelle donne faim. Imaginer cette Frédérique se priver de nourriture au point de devoir s'asseoir sur un gros gilet de laine qui lui sert «de fesses artificielles», à lire le récit de ses séjours prolongés au petit coin, voilà qui donne une furieuse envie d'oublier calories et bourrelets.

Reste à savoir si les adolescents, eux, verront plus dans le dernier Sarfati une triste descente aux enfers de l'anorexie ou une belle histoire d'amitié entre deux filles de 15 ans, Frédérique et Gabrielle.

«Ah! oui, ça t'a touchée, cet aspect de *Comme une peau de chagrin*?», se réjouit Sonia Sarfati en entrevue, avec la mine incertaine d'une débutante soulagée que son intention première ait été bien comprise.

Pourtant, à 34 ans, Sonia Sarfati, journaliste et mère de deux petits garçons, en est à son dixième livre, tous des romans à l'exception de son premier, un traité humoristique sur les plantes sauvages. Deux de ses romans ont paru chez Québec-Amérique et elle en est à son septième aux éditions La courte échelle.

«*Comme une peau de chagrin*, c'est celui qui m'a pris le plus de temps à écrire. Quand on écrit pour les tout-petits, on va plus dans les archétypes des gentils et des méchants. Pour celui-là, j'ai dû fouiller davantage la psychologie des personnages et faire un véritable travail de recherche sur l'anorexie. C'est la journaliste en moi qui a refait surface.»

Pour l'aider, elle a engagé une chercheuse qui lui a trouvé tout ce qui s'est publié ces dix dernières années sur le sujet, des journaux à potins aux recherches scientifiques. Puis elle a passé cinq heures à bavarder avec une jeune anorexique et sa meilleure amie.

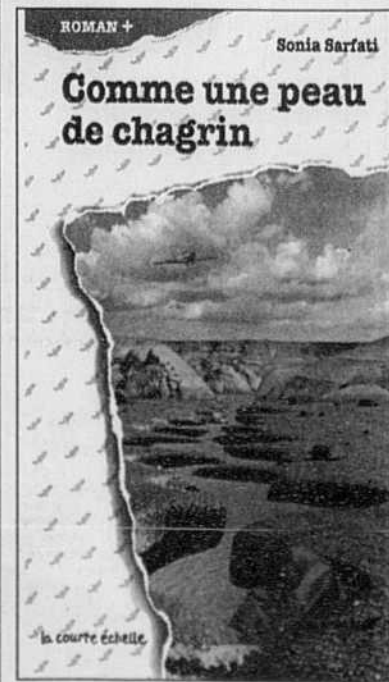
L'hommage qui a le plus touché Mme Sarfati, c'est celui de sa petite cousine à qui elle avait prêté le manuscrit et qui s'est exclamée: «Ah! que c'est beau! On dirait que c'est vrai!»

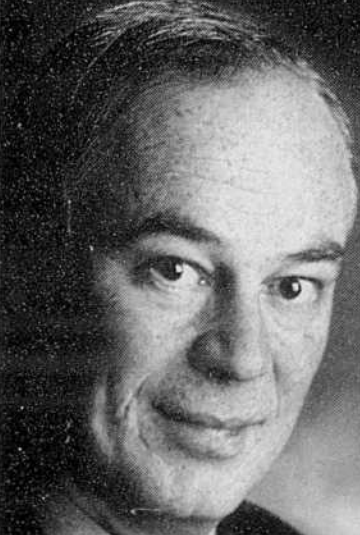
Les enfants, s'il sont parfois ses premiers critiques du produit final, lui servent surtout de points de départ. «Moi, je ne suis qu'une adulte face à mon enfance dont la vision a été déformée par le chemin du temps.» Elle préfère donc observer les enfants de son entourage pour une image plus exacte de cette période de la vie.

Mme Sarfati elle-même semble satisfaite de *Comme une peau de chagrin*. «C'est le livre qui me ressemble le plus. Quand on écrit pour des plus jeunes, il y a plein de contraintes, notamment celle de construire des phrases courtes. Cette fois-ci, l'écriture a été plus naturelle et j'en ai ressenti un véritable état de grâce.»

Il lui est donc d'autant plus difficile de se replonger dans les aventures de Raphaël, son héros de sa série pour sept-neuf ans. Mais les dirigeants de La courte échelle n'ont pas à s'inquiéter. «Quand je commence quelque chose, je le finis et je le mets à la date prévue. Le journalisme m'a donné cette rigueur», explique celle qui partage son temps entre des pages à *La Presse*, à deux revues, à sa chronique radio et à ses romans.

Que certains lui demandent encore, à son dixième titre, si elle compte écrire un «vrai livre» un jour, elle s'en balance. Après tout, quand on est traduit en chinois, en grec et en anglais, on se rend sans doute compte que dans la vie, assurément, on écrit plutôt qu'on ne cultive des radis...





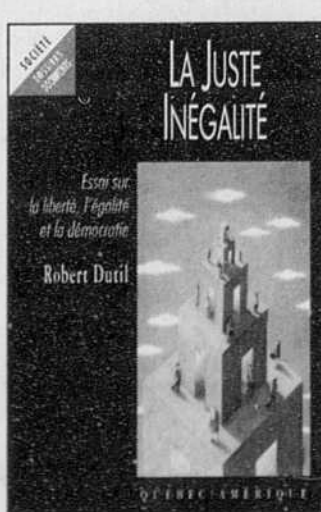
## Robert Dutil

# La Juste Inégalité

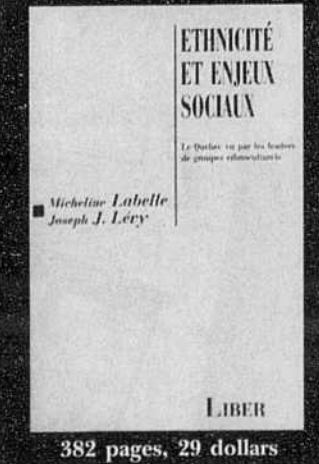
Que préférez-vous? Une fausse égalité ou une juste inégalité?

*La Juste Inégalité*, une nouvelle vision de la démocratie.

ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE



287 pages  
24,95 \$



382 pages, 29 dollars

LIBER



Micheline Labelle  
Joseph J. Lévy

## ETHNICITÉ ET ENJEUX SOCIAUX

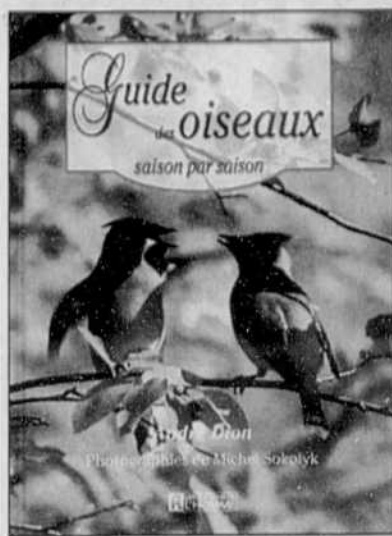
Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels

## LIVRES

LIVRES PRATIQUES

## Trois albums de qualité pour saluer le printemps

GUIDE DES OISEAUX  
André Dion  
Michel Sokolyk  
Éditions de l'Homme  
275 pages



riants, passant en revue les différents légumes que l'on peut y cultiver tout en fournissant indications et conseils pratiques.

Le guide est abondamment et joliment illustré. Que dire de ces magnifiques photos de tomates, de poivrons, de radis sinon que l'on a envie de croquer dans ces légumes à pleines dents! Cet ouvrage a été fait en collaboration avec les jeunes jardiniers de Carignan à qui l'auteur rend hommage.

LA CUISINE, NATURELLEMENT  
Anne Gardon  
Éditions de l'Homme  
174 pages

L'auteur, cette fois encore, ne nous est pas inconnue. Après *La Cuisine des champs*, un livre qui a connu du succès, elle nous invite cette fois à une cuisine sans viande. Elle ne prêche ni ne pratique une diète végétarienne stricte, mais son ordinaire est fait de légumes et de céréales, de légumineuses et de fruits. «C'est, écrit-elle, une alimentation qui me maintient en forme, même dans les périodes d'intense activité intellectuelle ou physique. Et c'est une alimentation qui séduit de plus en plus de personnes soucieuses de leur santé.» Ses recettes sont intéressantes, différentes, variées.

Les photos en couleurs sont de bonne qualité et parfois si alléchantes que ça donne envie de se lancer dans la préparation de ces «délices sans viande». Une heureuse façon de soumettre son organisme à un grand ménage après les généreuses bouffes des jours froids!

Trois albums de qualité qui saluent chacun à leur façon le printemps.

Renée Rowan



GUIDE DU POTAGER  
Benoît Prieur  
Éditions de l'Homme  
254 pages

Cet horticulteur né, communicateur et vulgarisateur de grand talent, ajoute à ses autres publications cette quatrième entièrement consacrée au potager. «Ce n'est pas pour économiser que l'on décide de semer ou de planter des légumes. C'est pour le plaisir, le plaisir de jardiner, le plaisir de se mettre les mains dans la terre, le plaisir de voir pousser les légumes et le plaisir de croquer dedans dès qu'ils sortent des bras de Mère Nature», affirme d'entrée de jeu Benoît Prieur. Plaisir qu'il souhaite à tous les jardiniers amateurs en leur proposant une cinquantaine d'aménagements qui vont des plus modestes aux plus luxu-

LA RELATION DE MON EMPRISONNEMENT  
Russell Banks  
Traduit de l'américain  
par Rémy Charest  
Actes Sud  
140 pages

RÉMY CHAREST  
CORRESPONDANT  
À QUÉBEC

Si certains écrivains se reconnaissent à leur style constant, d'autres se reconnaissent à leurs métamorphoses. Autrement dit, à leur façon d'être méconnaissables.

En s'attachant surtout aux petits villages perdus dans le nord de la Nouvelle-Angleterre, comme dans *Affliction* ou *De si beaux lendemains*, Russell Banks a su écrire, au fil des ans, plusieurs grands romans où le particularisme local rejoint naturellement l'universel. Avec *Continents à la dérive* (récent chez Babel) et *Le Livre de la Jamaïque*, il a également dessiné d'immenses fresques dérivant la nature profonde du continent américain moderne. Dans d'autres volumes, il passe avec aisance du fabliau métaphorique au questionnement habile et explicite des formes littéraires.

Avec *La Relation de mon emprisonnement*, Banks passe sa vision de l'Amérique, fond constant de son écriture, par un filtre tout à fait singulier: les récits de captivité imaginaires que les docteurs puritains utilisaient durant les offices religieux, au XVII<sup>e</sup> siècle, comme récits édifiants pour leurs frères croyants. Cette forme, l'auteur se la réapproprie de bout en bout avec un sens aigu de l'ironie. D'abord, plutôt qu'un pasteur, son héros devient un constructeur de cercueils persécuté par la majorité «bien-pensante» à cause du culte qu'il rend aux morts, un déplacement pour le moins étonnant des persécutions qui avaient poussé les Puritains britanniques à traverser l'océan vers Plymouth Rock. Deuxièmement, il utilise des citations de saintes écritures fictives là où les vrais auteurs du genre citeraient la Bible, pour énoncer des principes philosophiques comme celui-ci: «Le fini n'est que la chair de l'infini et les vivants ne sont que le souffle des morts. (Flor., II, 14)»

Au travers de toutes les privations, les persécutions, la maladie et les tentations, le constructeur persiste dans sa vocation — même quand on lui recommande, à plusieurs reprises, de se tourner vers la fabrication d'armoires à portes vitrées —, se repend de ses mauvaises actions et même de celles des autres en prenant sur lui tout le poids du blâme. Ainsi, il garde fermement les yeux tournés vers la mort, tout au long de cette relation qu'il écrit, couché dans un cercueil qui n'attend que sa mort.

Par exemple, quand, après quelques mois en prison, le constructeur

## La mort à l'américaine

de cercueils cède à «la copulation lubrique» et fait l'amour avec sa femme, il se désole d'accorder une attention impropre aux choses et événements de cette vie, ce qui revenait à détourner inutilement et perversément mon esprit de la contemplation des morts». À la décharge de son esprit pieux, il faut bien spécifier que le couple réuni se voit bientôt rejoindre dans ses ébats par le géolier, puis par Gina, la cousine de l'épouse, dans un jeu d'échangisme carcéral que le narrateur relate avec ce mélange de pudibonderie et de libido exacerbée qui fait de lui un ancêtre parfait des télévangélistes d'aujourd'hui.

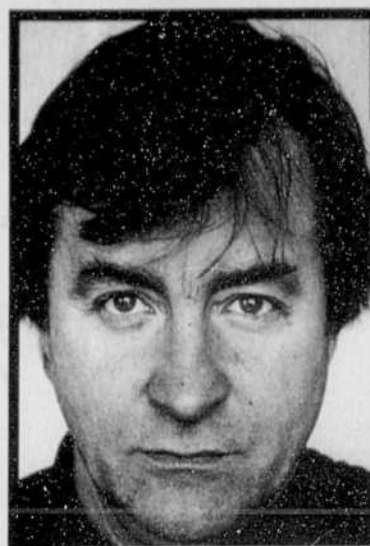
Par ce regard en coin sur un grand pan fondateur de la société et de la pensée américaines, Russell Banks

éclaire son caractère moralisateur, animé par l'ardeur indéfectible de ceux qui croient qu'en fin de compte, Dieu est avec eux. Mais sa «ville sur la montagne» est celle des morts et de ceux qui se tournent vers eux pour trouver des réponses à la vie, une trame de fond qui dépasse le regard américain pour questionner tout un pan du phénomène religieux. Si on nous appelle à orienter notre existence vers l'au-delà, vers la mort, cela ne peut-il pas nous amener à «détourner inutilement et perversément» notre esprit de la vie? *La Relation de mon emprisonnement*, vue sous cet angle, devient une sorte de démonstration par l'absurde du *carpe diem*, cet appel profond à bien saisir la vie qui passe, immédiatement et sans se retourner.

RUSSELL BANKS  
La relation  
de mon  
emprisonnement



Par ce regard en coin sur un grand pan de la société et de la pensée américaines, Russell Banks éclaire son caractère moralisateur



PIERRE VINCENT

IMMIGRATION  
PHÉNOMÈNE  
SOUHAITABLE ET  
INÉVITABLE

PRIX DE L'OFFICE DES  
COMMUNICATIONS  
SOCIALES 1995

272 pages  
19,95 \$



ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

Oh les beaux  
jours!

NOUVELLE PARUTION



Les tribuns de la radio  
ÉCHOS DE LA CRISE D'OKA

sous la direction de  
Florian Sauvageau  
Pierre Trudel  
et Marie-Hélène Lavole

Ce livre renferme des témoignages et des analyses sur le traitement de la crise amérindienne de 1990 aux antennes de cinq tribunes téléphoniques: celles de Gilles Proulx, d'André Arthur, de Louis Champagne, de Simon Bédard ainsi que celle, différente, de Radio-Canada.

L'ensemble constitue une première réflexion générale sur le phénomène des tribunes téléphoniques, piliers des programmations des radios MA au Québec.

198 pages • 22 \$  
ISBN 99224-246-0



INRS-Culture  
et Société (IQRIC)  
Tél.: (418) 694-6400

Distribution de livres UNIVERS  
845, rue Marie-Victorin  
Saint-Nicolas (Québec) G0S 3L0  
Téléphone: (418) 831-7474  
Fax: (418) 831-4021

En mai, le Parchemin  
te tend la courte échelle  
vers l'aventure

- Grand spécial -  
25% de rabais sur tous les titres de  
la courte échelle  
Du 11 mai au 3 juin 1995.

Album rég.: 4,95 \$      spécial 3,70 \$  
Roman rég.: 7,95 \$      spécial 5,95 \$  
Coll. 16/96 rég.: 14,95 \$      spécial 11,20 \$



Venez rencontrer vos auteurs préférés:

|                 |           |                       |
|-----------------|-----------|-----------------------|
| Judi 11 mai     | 15h à 17h | Bertrand Gauthier     |
|                 | 16h à 18h | Gilles Gauthier       |
| Vendredi 12 mai | 15h à 16h | Jasmine Dubé          |
|                 | 15h à 17h | Marie-Francine Hébert |
| Samedi 13 mai   | 14h à 16h | Sonia Sarfati         |
|                 | 14h à 17h | Marie-Francine Hébert |

le Parchemin

À l'intérieur de la station de métro Berri-Uqam tél.: 845-5243



MADELINE OUELLETTE-MICHALSKA  
LA MAISON  
TRESTLER  
ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique



PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ fils  
L'INFLUENCE  
D'UN LIVRE



PAULINE HARVEY  
ENCORE UNE PARTIE  
POUR BERRI



YVES THÉRIAULT  
ANTOINE  
ET SA MONTAGNE



Sans titre, de Marcelle Ferron.

Marcelle Ferron

## Persistance dans la nuit

STÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Marcelle Ferron est une des figures dominantes et incontournables de l'art au Québec. Automatiste de la première heure, signataire du légendaire *Refus global*, l'artiste de 71 ans peint encore avec la même assurance, avec la même volonté de « persistance dans la nuit », pour reprendre le titre d'une œuvre célèbre du non moins légendaire Borduas. Cinquante bonnes années plus tard, Marcelle Ferron est toujours fidèle aux principes de la mécanique expressive qu'elle a ébauchée dans sa jeunesse.

« Au fond je crois qu'on peint un seul tableau toute sa vie, dit-elle dans une entrevue publiée dans le tout dernier *Vie des Arts*. Ce tableau se transforme, l'accent est mis parfois sur les contrastes, parfois sur la couleur. C'est très... pas mystique, mais... Comme diraient les grands (écrivains) russes, on a chacun son leitmotiv; on n'y échappe pas — et puis, on y échapperait pourquoi? pour aller où? chez le voisin? C'est pas intéressant. »

Son propre leitmotiv, on peut le redécouvrir jusqu'au 18 mai prochain à la Galerie d'arts contemporain (GAC), rue Crescent, à Montréal. Il y a plusieurs années (au moins sept ans) qu'on avait pas vu d'exposition de Marcelle Ferron dans une galerie montréalaise. La GAC, qui existe depuis 1985, se spécialise dans l'art québécois des années cinquante à soixante-dix. On y a vu récemment des œuvres de Jean-Paul Riopelle, Lise Gervais et Armand Vaillancourt. Bientôt ce sera au tour de Fernand Leduc et Jean McEwen. « Les artistes qui avaient établis leur réputation avant la récession ont encore la cote », dit le proprio-galeriste S. M. Borenstein, dont la carte d'affaires annonce qu'il propose des « tableaux canadiens et européens de qualité ». « Le marché est devenu très spécifique: les bonnes pièces à bon prix, on les vend. »

La preuve est donc encore faite avec Marcelle Ferron: une quinzaine de ses œuvres ont déjà trouvé refuge chez des collectionneurs qui n'ont même pas attendu la fin de l'accrochage pour emporter leurs petits trésors vendus entre 1400 et 10 000 \$. L'exposition rassemble encore une vingtaine d'huiles et d'aquarelles, pour la plupart toutes récentes, terminées cette année ou l'an passé.

Les plus intéressantes de ces œuvres choisies restantes sont rouges et très texturées. Par exemple *La Lettre écarlate* (44 pouces par

60), réalisée entre 1983 et 1993, offert pour 8700 dollars. Une œuvre au coloris vif, entièrement dans des tons de sang appliqués à larges coups de spatule.

On peut aussi signaler *En promenade*, une grande toile rectangulaire (72 sur 28), commencée en 1988 et terminée l'année dernière, qui se vend 8300 \$. La plaque blanche craquelée, qui marque l'œuvre, est cernée par une large bande noire en forme de U inversé. Du rouge «taumachique» perce encore une fois aux extrémités.

Et puis il y a *Soleil dans les voiles*, un tableau qui, à 10 000 \$, n'a pas encore trouvé preneur, mais est pourtant tout à fait dans le style mille et cent fois exploré par l'artiste représentée dans les grands musées canadiens, mais aussi du Brésil, des États-Unis et des Pays-Bas. Cette œuvre très texturée, fait triompher les jaunes vifs («la couleur de Dieu» comme elle le répète souvent). Elle est striée de noir verticalement et de traits terreux en oblique, avec quelques touches de bleu, de vert et de blanc.

Avec tout ça, on comprend ce que cette peintre de la spontanéité, du hasard et du risque veut dire quand elle affirme que l'abstraction c'est la réalité elle-même vue à une autre échelle. «L'abstraction, ce n'est pas une vue de l'esprit, c'est une vue de la réalité. [...] Un tableau, c'est comme un poème, comme un roman», explique la sœur du romancier Jacques Ferron.

Marcelle Ferron, qui est née à Louiseville, a fait ses études à l'École des beaux-arts de Québec, supposément pour que ce frère, alors étudiant en médecine à l'Université Laval, puisse en quelque sorte «veiller sur elle». Elle a participé activement aux réunions et aux expositions du «groupe» des automatistes dès son arrivée à Montréal, en 1945.

Comme d'autres membres de cette célèbre fraternité artistique, elle s'est ensuite installée à Paris. Arrivée là en 1953, elle y est restée une douzaine d'années, en profitant notamment pour étudier chez William Hayter, un des grands maîtres de la gravure abstraite. Marcelle Ferron a obtenu une médaille d'argent à la Biennale de Sao Paulo en 1961.

Après son retour au Québec, en 1966, elle a poursuivi son travail sur le verre amorcé en 1963. On lui a alors commandé la grande verrière de la station de métro *Champ-de-mars*, qui constitue une de ses plus franches réussites. Le gouvernement du Québec lui a décerné le prix Paul-Émile Borduas en 1986.

## La portée rocambolesque de l'imaginaire

ROCH PLANTE

Maison de la culture Frontenac  
2550, rue Ontario Est  
Prolongé jusqu'au 21 mai 1995

JENNIFER COUËLLE

Roch Plante, pour ceux qui ne seraient pas encore au fait de ce secret de Polichinelle, c'est le pseudonyme du célèbre écrivain Réjean Ducharme, le nom de guerre de celui qui écrivait, en 1967: «Il n'y a rien de beau. Beau et beauté sont des mots de trap. J'en suis sûr. Le monde n'est pas laid. Dire que le monde est laid, c'est faire une fleur de rhétorique, ce n'est qu'une façon de dire que le monde fait mal.» (*Le Nez qui vogue*). Et voilà que treize ans plus tard, le romancier s'adonne aussi à l'art, s'évertue à nous montrer, à travers ses amas de rebuts, comme le monde n'est ni laid, ni beau. Il est ce qu'il est. Oublié, sensible, factice, pervers, profond, vulnérable, fait d'humour et jetable. Ou peut-être ne l'est-il pas, jetable, pas complètement en tous les cas, pas par où passe cet artiste qui en récupère des fragments pour en faire œuvre.

Rares sont les artistes qui après seulement quinze années de production font l'objet d'une exposition rétrospective. Roch Plante fait partie de ceux-là. Une pratique peu commune selon les «règles du jeu» artistique et redevable, on s'en doute, à la notoriété du personnage littéraire. Mais pour Laurent Legault, instigateur du projet et agent culturel de la Maison de la culture Frontenac, où se tient actuellement cette exposition, il s'agit moins d'une question de reconnaissance que d'une façon de procéder «qui permet de présenter le meilleur d'une production». La sélection fut établie à partir d'un corpus d'environ 250 œuvres. «Par ailleurs, poursuit-il, nous avons cherché à affirmer une différence par rapport aux expositions antérieures de l'artiste, où le point de mire était, entre autres, la vente.» Et c'est dans cette optique qu'il a invité Patricia Pink, directrice de la Galerie Pink, à prendre la relève à titre de commissaire. Ce choix avisé était donné d'avance, puisque c'est à la galerie de Mme Pink, en 1985, que l'artiste exposait à Montréal ses premiers trophées et que c'est à cette même galerie qu'il présentait ses œuvres subséquentes, en 1987, 1990 et 1993. Mme Pink a également organisé l'exposition *Siècles Trophées* de Roch Plante, présentée aux Lake Galleries de Toronto en 1993.

La commissaire, qui a choisi les œuvres de concert avec l'artiste, avoue avoir éprouvé un «plaisir véritable en découvrant comment les collectionneurs vivaient avec ces objets dans l'intimité de leur maison. Certains, raconte-t-elle, entretiennent un rapport émotif avec les œuvres et ne se laissent pas facilement convaincre de s'en défaire, même pour un temps.» Ses critères: une représentation aussi exhaustive que possible de l'évolution matérielle et structurelle de cette production. À cet effet, on remarquera la disparition de l'uniformité dorée et argentée de plusieurs œuvres des années 1980, au profit d'une utilisation plus fine de la couleur. «Surtout, ajoute Mme Pink, j'ai cherché à éviter l'influence des titres (généralement pleins d'esprit, car après tout, Plante, c'est aussi Ducharme...), dont certains enchantent plus que d'autres.» Un effort conscient, donc, de considérer le travail pour sa qualité plastique et non littéraire.

L'exposition Roch Plante, *Rétrospective 1980-1995* regroupe une cinquantaine d'assemblages — des sculptures et des tableaux-objets. Plus précisément, le compte est de cinquante-quatre. Une tradition infaillible qui dure depuis la première exposition de Plante à Montréal. Un mystère à l'image de l'auteur-artiste lui-même qui, tout comme l'écrivain J. D. Salinger, fait de l'incognito un devoir. De la minuscule galerie rue Notre-Dame à la Maison de la culture Frontenac, l'aire d'exposition est passée d'une intimité quelque peu à l'étroit à un espace où l'on circule librement entre et devant chacune des œuvres. L'accrochage reste cependant serré. Et quoiqu'il ne soit pas chronologique, il demeure, physiquement, très linéaire. Trop. Une convention muséale qu'il serait parfois sage d'éviter. Mais l'éclairage chaleureux tombe à point. Les œuvres y gagnent en profondeur.

Faits de bricoles trouvées, les objets de Roch Plante se constituent au fil de ses promenades dans la ville. Sortes d'urbanités reconstituées, ces œuvres sont à la fois disparates et organisées. Leur contenu hétéroclite — poupées démembrées, bouts de ficelle, ampoules, poignées de plastique, briquets Bic, crayons de plomb, cure-dents, ferraille et morceaux de béton, et j'en passe plus que j'en nomme — est proprement structuré. Il en résulte, entre autres, des compositions à la volumétrie dynamique, un peu à la manière du futurisme italien. Parmi celles-là, on retrouve *Pendez-moi par le bon bout* (1994) et *Un pied dans la dompe* (1995). Tandis que d'autres sont plus dépouillées, même délicates, comme *Schadenfreude* (1991), qui rappelle le travail sensible du dadaïste Kurt Schwitters (chef de file de la tradition de junk-sculpture que poursuit ici l'artiste), ou le tout simple *Chasse-pièges* (1993), dont la forme n'est pas sans rappeler les hommes au chapeau melon du surréaliste Magritte. Puis d'autres font penser aux mises en boîte de Joseph Cornell, dont *Echantillons* (1990), un alignement de petits flacons transparents contenant des trouvailles allant des mégots de cigarettes aux coquilles de pistaches en passant par des rubans élastiques. Comme quoi nos ordures exercent encore et toujours une fascination débordante. Bref, une exposition singulière qui traduit avec humour, parfois mordant, la portée rocambolesque de l'imaginaire.

STÉPHANIE BÉLIVEAU

Galerie Clark  
1591, rue Clark, 2<sup>e</sup> étage  
Jusqu'au 7 mai 1995

Comme un cœur en hiver, la production récente de Stéphanie Béliveau peut difficilement nous laisser indifférents. L'exposition de la Galerie Clark rassemble près de vingt dessins et deux peintures de grand format, dont un immense triptyque — tous comprenant des éléments de collage. Sur des fonds blanc cassé et souillé, le figuratif fraye avec l'abstrait pour mieux nous parler de l'incontournable présence de vivre.

Le climat est lourd mais juste. Car c'est entre autres par leur habileté de doser que se démarquent les œuvres de cette jeune artiste. Dans l'esprit de l'expressionnisme allemand (qui comptait d'ailleurs beaucoup

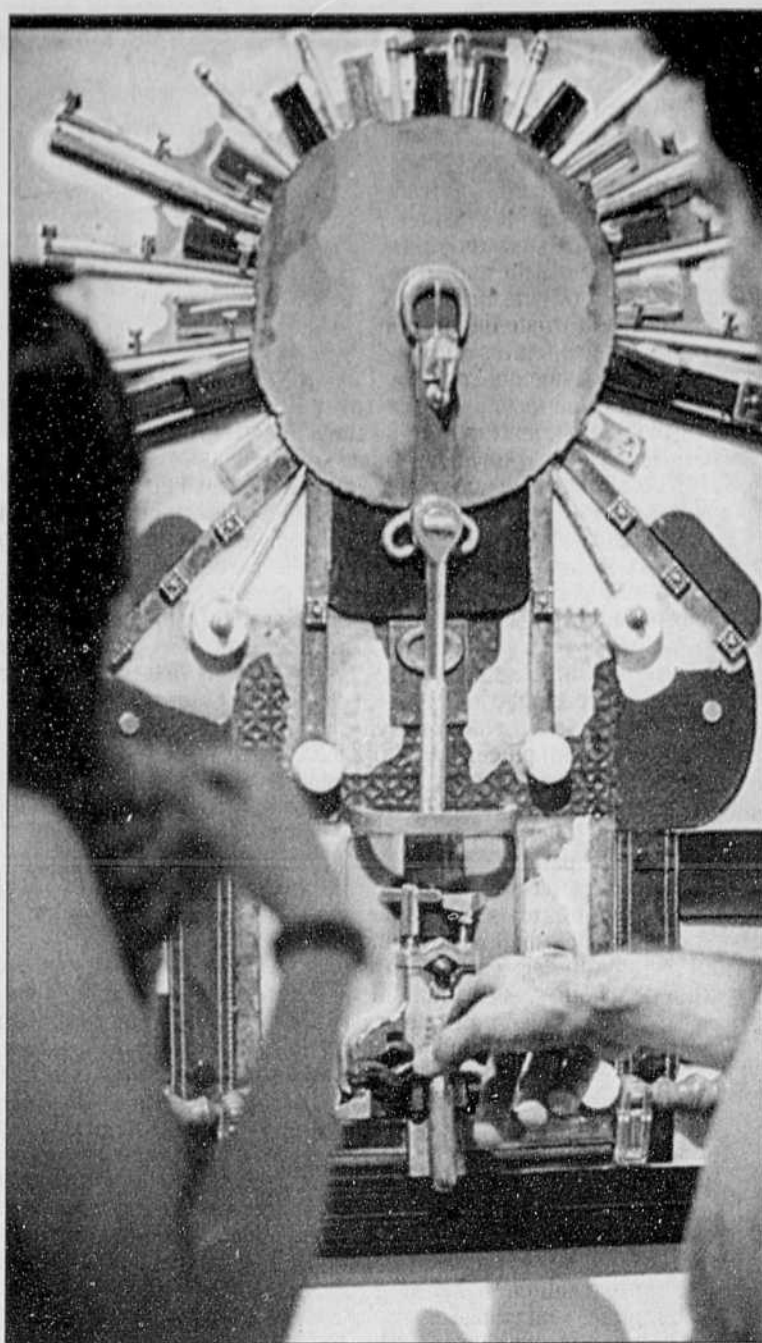


PHOTO JACQUES NADEAU

Roch Plante expose à la Maison de la culture Frontenac jusqu'au 21 mai.

d'Autrichiens dans ses rangs...), elles tendent vers l'équilibre entre l'expression poignante d'une conscience exacerbée et un savoir-faire plastique. Et c'est sans doute en raison, du moins en partie, de cette soupape esthétique que ce travail évite de basculer dans un excès d'oppression, et ce, malgré l'aura de fragilité qui guette les sujets: une cheville, meurtrie; une foi, interdite; des branches, dénudées; une pieuvre, recousue; un sexe, offert; un chien, seul, une maison, emmitouflée, etc.

En effet, ces œuvres à la palette réduite et étudiée (tout se joue dans les camaïeux de brun, blanc et noir), frisant par contre la formule, témoignent aussi d'une rigueur formelle. Impossible de reconstituer les bribes de récits que suggèrent leurs figures sans faire un détour par la forme et la matière. Des formes découpées et rapiécées, toujours légèrement décalées par rapport à leur structure originelle. Des formes qui portent les traces d'usure qu'honore la vie. Une matière impure, grattée et piétinée. Bref, des univers atteints par le simple fait d'exister.

Des dessins aux peintures, la manie de construire par étapes, de défaire pour refaire, rien n'est laissé indemne. Qu'elles soient grandes ou petites, il se dégage de ces œuvres une impression de labeur acharné. Figures, formes et couleurs y sont soigneusement ramassées, trouvant l'équilibre à même leur état de disjonction.

Ce sont les peintures, cependant, qui font preuve d'une plus grande audace. Les fragments et sujets isolés des dessins se prêtent d'emblée et plus facilement à la sensibilité écorchée qui fait la marque de cette artiste. Alors que les peintures — un paysage d'hiver et animalier pour *India*, et une maison pour *L'Hiver encabané* —, aux sujets a priori moins intimes, relèvent davantage du domaine de l'universel et du familial que de celui, plus personnel, de l'auteur. Et c'est précisément pour cette habileté de rendre l'ordinaire saisissant qu'on appréciera tout particulièrement ces deux œuvres. Par ailleurs, celles-ci se distinguent également par leur intégration de matériaux insolites, dont la bande de fourrure qui orne, telle une corniche, l'habitation (que la toile épouse sur toute sa surface) de *L'Hiver encabané*. Un risque un brin surréaliste qui valait manifestement la peine d'être pris. L'ajout de couleurs sera-t-elle la prochaine étape de cette démarche qui semble vouloir pousser de l'avant ses limites? C'est à espérer. Une très belle exposition qui tire à sa fin.

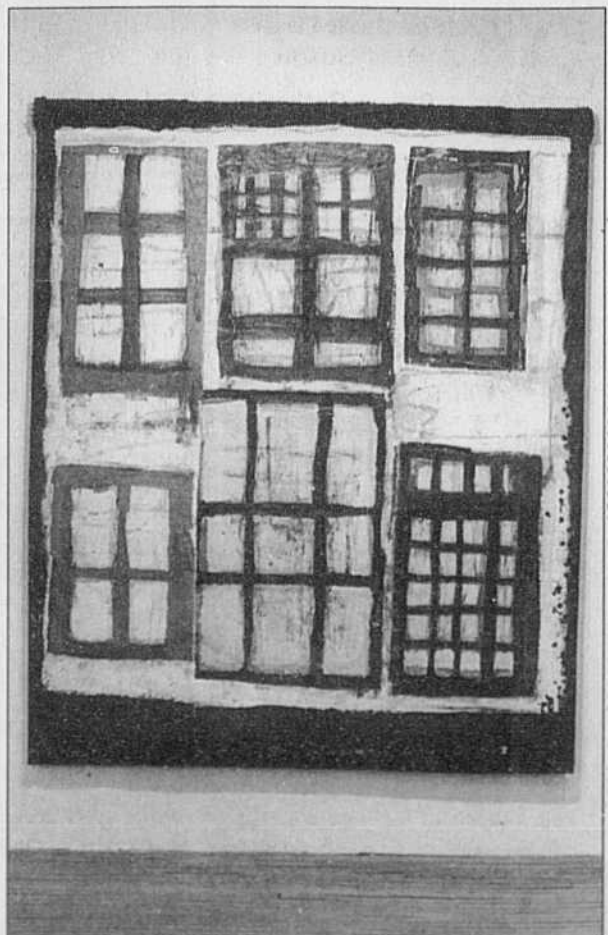


PHOTO GUY MERCIER

L'hiver enchanté, de Stéphanie Béliveau.



Joël Champetier

LA MÉMOIRE  
DU LAC

Lauréat du  
Grand Prix de la  
science-fiction et  
du fantastique  
québécois 1995

Sextant #3  
294 pages  
12,95 \$

ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

## ARTS

ARTS VISUELS

## De lenteur, de calme, de patience

PIERRE BLANCHETTE  
Galerie Eric Devlin  
460, rue Sainte-Catherine Ouest  
espace 403  
Jusqu'au 6 mai 1995

JENNIFER COUËLLE

Élan ou retenue? Pierre Blanchette prise les deux. C'est avec son même souci d'équilibre entre le geste et la géométrie que ce peintre nous revient après six mois passés au Studio du Québec à New York. Et ce sont les fruits de ce séjour que propose actuellement la Galerie Eric Devlin, qui représente l'artiste depuis 1994. Dominée par des teintes de bleu, l'exposition réunit une quinzaine de toiles de format carré moyen (à l'exception de trois petites peintures en hémicycle qui n'évitent pas tout à fait la bagatelle décorative) et quelques cahiers de croquis à l'encre et à la mine de plomb. Ni ardeur gestuelle, ni rigueur géométrique, pas plus que champ atmosphérique, la peinture de Blanchette est à la fois une combinaison de ces classifications et tout autre. Elle est elle-même, simple et harmonieuse. Rien chez lui ne semble forcé.

Étonnement, à travers les va-et-vient rigoureux du pinceau et l'implacable émergence de cercles, triangles, ou carrés, ces œuvres dégagent une impression de lenteur, si ce n'est de calme ou de patience. Elles se gardent, cependant, d'être passives. Car il y a mouvement, mais il est juste, chorégraphié et assimilé. Une peinture que la critique a déjà qualifié «d'abstraction synthétique», sorte de synthèse de l'abstraction géométrique et de l'abstraction gestuelle, issu du modernisme américain puis français, mais aussi une synthèse de nos propres courants automatiste et plasticien. Le jumelage se poursuit dans le coloris, à la fois franc et contrastant, comme le veut une certaine tradition picturale américaine, et par endroits nuancé, tamisé, comme chez les Français, où Blanchette a d'ailleurs vécu presque à mi-temps pendant quinze ans.

Bien sûr, ces marques de distinction picturales sont directement reliées à leur géographie, au contexte socioculturel dont elles sont issues. «A New York, dit l'artiste, c'est très compliqué, c'est presque un autre monde, une autre planète — surtout par rapport à Paris.» Et s'il est vrai que les milieux de l'art peuvent se ressembler

d'une méga-métropole à l'autre, les valeurs qui les régissent se secouent moins aisément de leur identité culturelle. «A Paris, poursuit Blanchette, tout est axé sur le temps, sur la durée (qu'on privilégie). Mais ce sont des valeurs qu'on va sans doute voir disparaître — même en France — parce que l'influence américaine est très présente, et pour les Américains, tout se joue dans l'immédiat. Si on travaille, c'est pour obtenir des résultats immédiats. Et pour un artiste, cette mentalité (de l'instantanéité) peut être problématique. Enfin, moi, ça m'a choqué, car une démarche d'artiste est un projet à long terme, ce n'est ni un tableau, ni une œuvre, mais un processus qui s'articule dans la durée et dans la réflexion, avec un rapport réel au temps.»

Dans l'ensemble, les peintures exposées chez Eric Devlin mènent à bien cette quête de l'équilibre. On appréciera, entre autres, la nuance structurelle et chromatique du très beau tableau *Prince Street*, où même la figure mathématique semble participer de l'ondulation de l'espace. Pareille impression d'assurance et de résolution spatiale dans *Grand Street*. Dans ces toiles comme dans d'autres, la couleur est articulée par tons sur presque toute la surface, une formule qui semble, en général, plus heureuse que celle où le rapport entre formes et couleurs est abruptement rompu par d'importants ou tranchants espaces blancs, par exemple dans les tableaux *Mulberry Street*, *Green Street* et *West Broadway*. La combinaison crue des plages blanches, du triangle noir et des teintes bonbon de cette dernière œuvre a quelque chose d'agaçant, comme si chacune des composantes s'ignoraient et cohabitaient sans interaction.

Mais Pierre Blanchette fait partie de ces artistes dont la maturité les met en garde contre le sommeil du succès ou de l'accomplissement. Comme d'autres, il croit au besoin de relever des défis toujours nouveaux. «En fait, dit-il, si j'ai voulu aller à New York, c'était pour être confronté, pour me déstabiliser, après le circuit Montréal-Paris qui ne me surprenait plus tellement.» Et peut-être que le caractère inachevé, plus risqué, des œuvres au fond blanc signale justement un nouveau tournant. À suivre pour la prochaine exposition.

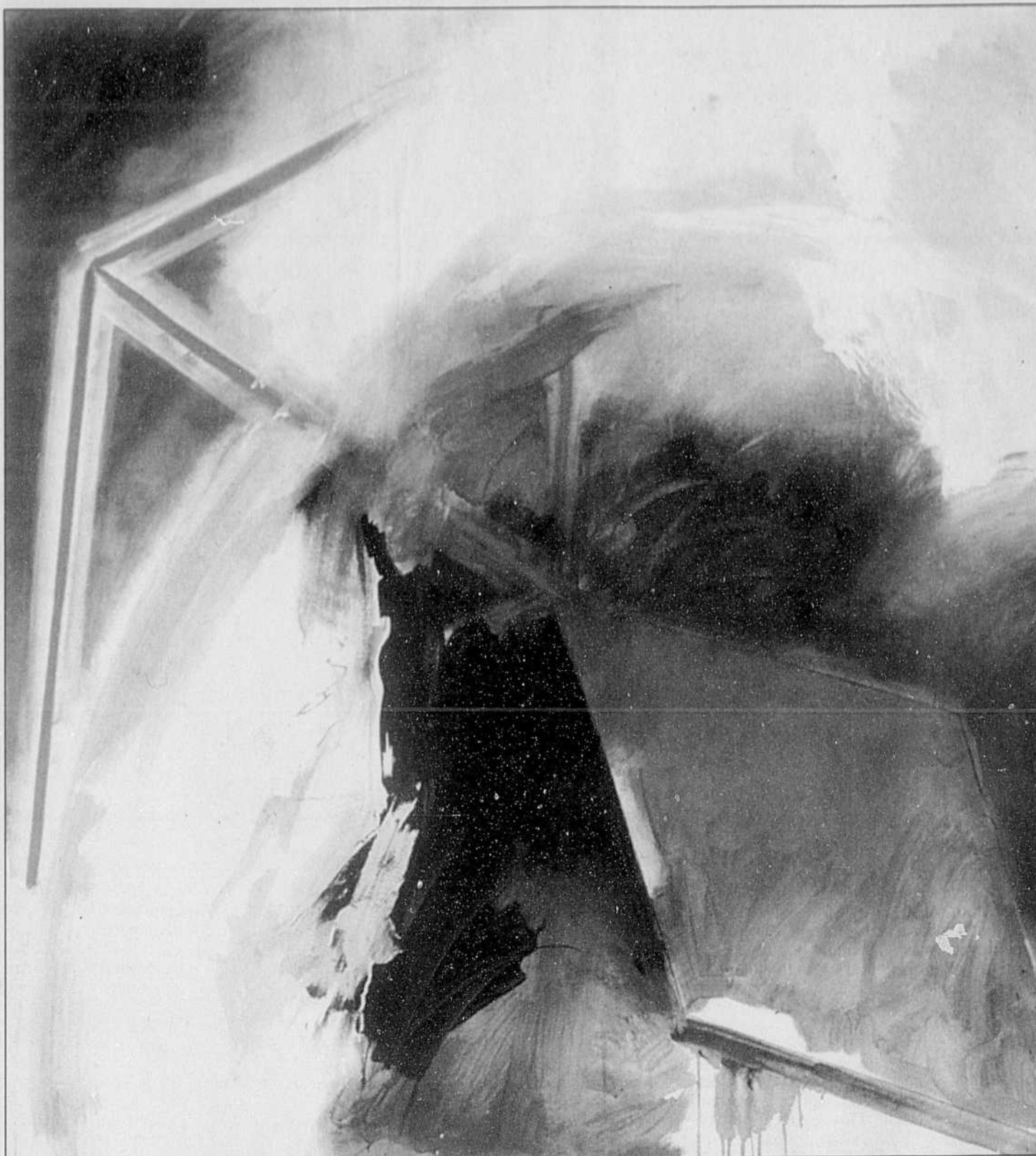
Détail de *Green Street*, une œuvre de Pierre Blanchette.

PHOTO GALERIE ÉRIC DEVLIN

## Galerie de Bellefeuille

EXPOSITION

## VILALLONGA

1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT  
TEL.: (514) 933-4406Le dimanche, de 12 h 30 à 17 h 30  
Du lundi au samedi de 10 h à 18 h

## J.W. STEWART

Moyen rhétorique

VERNISSAGE SAMEDI LE 6 MAI  
DE 15H À 17H

Jusqu'au 27 mai

WADDINGTON &amp; GORCE

2155, rue Mackay  
Montréal, Québec  
Canada H3G 2J2  
Tél.: (514) 847-1112  
Fax: (514) 847-1113la galerie d'art Stewart Hall  
Centre culturel de Pointe-Claire  
176, Bord du Lac, Pointe-Claire 630-1254

Jusqu'au 28 mai 1995

BIENNALE NATIONALE  
DE CÉRAMIQUE

SIXIÈME ÉDITION

Cette exposition a été organisée grâce à la contribution financière des gouvernements du Canada, du Québec et de l'Ontario et de commanditaires privés.

Entrée libre • Accessible par ascenseur  
HORAIRE DE LA GALERIE:  
du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h  
lundi et mercredi soirs, de 19 h à 21 h  
samedi et dimanche, de 13 h à 17 h

## Kim Moodie

Dessins et gravures

du 6 mai au 3 juin

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY

372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal H3B 1A2, Tél. + télécopieur: 514 875-0071

Jean  
McEwenDERNIÈRES JOURNÉES  
Samedi 6 mai 10h à 17h  
Dimanche 7 mai 12h à 17h

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal 849-1165  
Du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30Sarah Valerie  
GERSOVITZ,

A.R.C.

Vivre dangereusement:  
peintures et constructions  
récentes

Jusqu'au 13 mai

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke O.

## CIRCA

CENTRE D'EXPOSITION

ART CÉRAMIQUE CONTEMPORAIN

## ÉCRITS POUR VOIR

LOUISE WARREN ET CLAIRE BEAULIEU  
GASTON MIRON ET RENÉ DEROVIN  
SYLVIA SAFDIE ET DENISE DESAUTELSVernissage le samedi 6 mai de 14h à 18h  
jusqu'au 17 juin 1995372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél.: 393-8248  
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec  
et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

## Quartier des Arts du Vieux-Montréal

Galeries d'Art

|                    |                    |          |
|--------------------|--------------------|----------|
| Michel-Ange        | 430, Bonsecours    | 875-8281 |
| Art Monaro         | 34, Saint-Paul O.  | 849-6052 |
| Galerie Parchemine | 50, Saint-Paul O.  | 845-3368 |
| La Mezzanine       | 445, Saint-Sulpice | 286-5167 |
| Art et Culture     | 227, Saint-Paul O. | 843-5980 |
| Relais des Époques | 234, Saint-Paul O. | 844-2133 |

Venez nous voir, nous visiter, nous découvrir  
dans le site historique du Vieux MontréalDU NOUVEAU  
POUR VOUS!

Le DIMANCHE 14 mai à 11 H

BRUNCH de La fête des mères et CONCERT

avec Olga Gross, harpiste, Timothy Malloch, flûtiste  
et Alice Kutan, soprano. 38 \$ par personne

Le DIMANCHE 21 mai à 14 H

LÉGENDES et CONTES HURONS: Le cercle de La vie

avec Yolande Okia-Picard • En français • Adultes 10 \$, enfants 6 \$

RÉSERVATIONS NÉCESSAIRES • TÉLÉPHONE: (514) 398-7100 poste 234

MUSÉE MCCORD

690, RUE SHERBROOKE O. • (514) 398-7100 • MÉTRO MCGILL

## Hostellerie Les Trois Milleuls

## VERNISSAGE GILLES POISSON

dimanche le 7 mai

BRUNCH GOURMAND 25,50 \$

de 11 h à 15 h

PRIÈRE DE RÉSERVER.

SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU  
(Sortie 112, route 20)  
(514) 856-7787

RELAIS &amp; CHÂTEAUX

**Fête d'adieu**  
en l'honneur de  
**Pierre Ayot**  
Tous ses amis et  
les amis de l'art  
sont invités à lui rendre  
un dernier hommage

Dimanche le 7 mai 1995  
à partir de 14h  
à la  
**GALERIE GRAFF**  
963 Rachel est,  
Montréal, H2J 2J4  
(514) 526-2616

CONSEIL  
DES MÉTIERS D'ART  
DU QUÉBEC

## INVITATION À TOUS LES ARTISANS CRÉATEURS

PARTICIPEZ À LA 8E ÉDITION DU  
GRAND PRIX DES MÉTIERS D'ART DU QUÉBEC

Le Conseil des métiers d'art du Québec invite tous les artisans créateurs à participer à la huitième édition du Grand Prix des métiers d'art, organisée sous le thème *Objet Passion*. Cette édition prestigieuse sera présentée au Musée du Québec et au Musée d'art contemporain de Montréal au printemps 1996.

Depuis 1984, le Grand Prix des métiers d'art constitue une des plus hautes distinctions dans le secteur des métiers d'art au Québec. L'artisan dont l'œuvre aura été sélectionnée aura prouvé, par son cheminement professionnel et l'excellence générale de sa production, une maîtrise technique supérieure de la matière choisie ainsi qu'une grande capacité de création et de recherche.

Pour obtenir de l'information supplémentaire sur la présentation de votre dossier, veuillez contacter le Conseil des métiers d'art du Québec au (514) 287-7555 ou, par télécopieur, au (514) 287-9923.

Le 2 juin 1995 est la date limite d'inscription et la date limite pour la remise des dossiers.

# FORME

## Les vertus Virtu

The Design Workshop (John Tutton, Jérôme Foy, Todd Arnold), de Nepean en Ontario, est responsable de ce casque magnifique, en production chez Lofox Canada Inc. Compact, il protège aussi la mâchoire.

Attention, en sortant du bar, ne marchez pas sur la queue de ce «Lizard Man» du designer et fabricant C. P. Arkay Leliever (né en Ontario, il vit à New York).

SOPHIE GIRONNAY

Un petit amuse-gueule, peut-être? Allez-y, servez-vous! Alors qu'approche à grands pas le plus beau, l'unique Salon international du design d'intérieur de Montréal (le SIDIM aura lieu les 25, 26 et 27 mai), j'ai pensé mettre l'eau à la bouche des amateurs avec ces quelques gagnants Virtu.

Ces prix pancanadiens, qui existent depuis neuf ans, sont organisés par Virtu/Directions In Canadian Design, organisme sans but lucratif basé à Toronto et dont la mission est de soutenir le design canadien en créant des liens entre ses différentes disciplines, les arts, l'industrie et le grand public (expositions, tables rondes, conférences complètent ses activités).

Depuis l'année dernière, les pièces primées à Toronto en mars s'exposent en mai, SIDIM y constituant l'un des stands les

plus fascinants du Salon. C'est peut-être ce qui explique la hausse des participants québécois aux Virtu de 1995. Ils ont d'ailleurs fait bonne figure, raflant le tiers des 31 prix et mentions sur le total de 150 inscrits.

Mais ça, ce n'est pas très important. Ce qui compte, c'est le projecteur qu'on dirige, à cette occasion, sur une certaine qualité de conception d'objets. Étonnamment, même si les membres du jury, des professionnels invités, sont chaque fois des gens différents, il semble toujours émaner de leur choix une cohérence, un style Vir-

tu bien précis, qui a sa saveur particulière.

C'est un style qui a de la tête et du chien, fait de chic et de légèreté, où la poésie et l'imagination ont plus de place qu'ailleurs, sans jamais tomber dans le gratuit ou le tape-à-l'œil.

Est-ce dû au hasard, au statut de cet organisme, indépendant de tout intérêt mercantile, de toute commandite, ou aux personnalités de ses responsables, dont la directrice Esther Shipman? Qu'il s'agisse d'un réveille-matin qui chante comme l'oiseau, d'un casque de bicyclette enveloppant, d'accessoires à rideaux biomorphes, d'un porte-papier rigolo, qu'il s'agisse d'objets usuels fabriqués en grande série ou de meubles exclusifs à tirage limité, parmi toutes les bouchées Virtu, on trouvera du cuit et du cru, du piquant, du croquant, du doux, mais jamais trop de crème.

C'est du meilleur traiteur en ville, goûtez-moi ça, c'est délicieux.

Henry Moore, Jean Arp? Non, c'est Ingrid Cryns

(architecte torontoise), la créatrice de cette intrigante

«Biomorph Series» d'accessoires à rideaux, en production

chez Eye Designs. On peut toucher?

Le jury Virtu 1995 était composé de Essy Baniassad (président), architecte et ex-doyen de l'Université technique de Nouvelle-Écosse; Yoshiko Ebihara, décoratrice et propriétaire de Design Gallery 91 à New York; William Grigsby, photographe et fondateur d'une firme de graphisme torontoise; Albert Leclerc, directeur de l'École de design industriel de l'Université de Montréal; Brigitte Shim, architecte-paysagiste et conceptrice de mobilier à Toronto. Le jury a remarqué que l'ensemble des projets soumis indique un changement d'attitude chez les designers. «Les points récurrents notables sont le besoin, pour les produits, d'être accessibles, polyvalents, recyclables, portatifs et adaptables.» À suivre...

On a déjà vu au dernier SIDIM

ce «Mobilier Bibliothèque»,

édition

limitée, de

Patrice McInnes

(architecte montréalais), en

érable teint et métal.

Mais on

l'aime

encore! Il fait

aussi une élégante division de

pièce (dans l'arche

des maudits

salons

doubles, par exemple).

Il y a longtemps que j'avais envie de le montrer, ce

fauteuil Santa Monica du designer montréalais Bernard

Boyer (qui le fabrique lui-même). Trône superbe tout

d'acier pour une reine Margot en représentation... et bien

rembourrée.

Le polochon roule pour servir, en bout,

d'appuie-tête à une madame Récamier, au centre, d'appuie-

coude à deux allongés, partout, d'amusement à trois espressos.

Cette «Néréide» en alu coulé, mousse et velours bleu était le travail de finissante de Michèle Ouellette, étudiante en design de l'environnement à l'UQAM, l'an dernier. Idem pour la chaise «Clio» de Caroline Gagnon et France Lemieux. Comme quoi les jeunes ont autant leurs chances aux Virtu que les pros confirmés, tels le designer industriel Gad Shaanan (un prix pour un luminaire extérieur et une mention pour un micro-ondes) et David Burry, primé cette année encore pour l'un de ses fauteuils rembourrés.

C'est  
quoi,  
ce

«Bidul-

machintruc» en

bois et fil de fer de

Francis Perreault (designer industriel montréalais)? Un support plein d'humour pour tous les petits messages, cartes et papeldards qui traînent sur votre bureau.

PHOTOS DAVID WHITTAKER